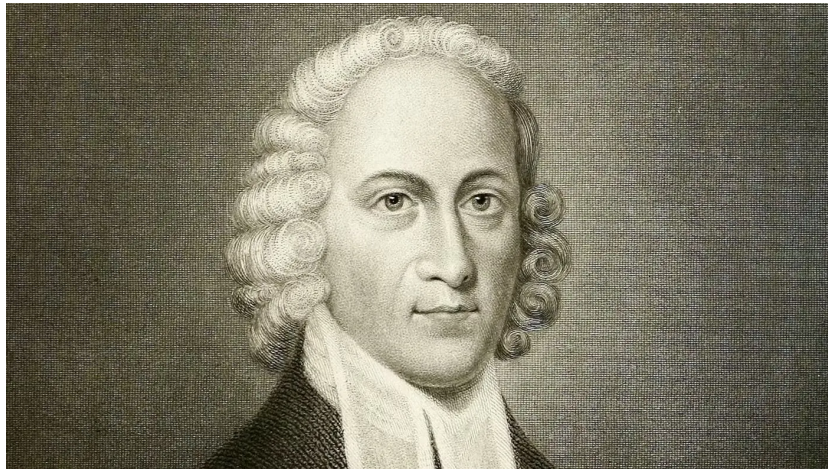


L'AGONIE DU CHRIST

Jonathan Edwards



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

L'âme de Christ en combats intérieurs face aux terribles souffrances de la croix	2
L'âme de Christ dans un grand et fervent combat dans sa prière à Dieu	16

L'agonie du Christ

« Étant en agonie, il priait plus instamment ; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang qui tombaient à terre » (Lu 22.44).

Notre Seigneur Jésus-Christ, dans sa nature originelle, était infiniment au-dessus de toute souffrance, car il était « au-dessus de toutes choses, Dieu béni éternellement. Amen ! » (Ro 9.5) ; mais, lorsqu'il devint homme, il ne fut pas seulement capable de souffrir, il participa à cette nature qui est remarquablement faible et exposée à la souffrance. La nature humaine, à cause de sa faiblesse, est, dans l'Écriture, comparée à l'herbe des champs, qui se flétrit et dépérit aisément. Elle est aussi comparée à une feuille ; et au chaume sec ; et à un souffle de vent : et la nature de l'homme faible est dite n'être que poussière et cendre, avoir son fondement dans la poussière, et être écrasée devant la teigne. C'est cette nature, avec toute sa faiblesse et son exposition aux souffrances, que Christ, qui est le Seigneur Dieu tout-puissant, a prise sur lui. Il n'a pas pris sur lui la nature humaine dans son premier état, le plus parfait et le plus vigoureux, mais dans cet état faible et délaissé où elle se trouve depuis la chute ; et c'est pourquoi Christ est appelé « une faible plante », et « un rejeton qui sort d'une terre desséchée » (És 53.2). « Car il s'est élevé devant lui comme une faible plante, comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée ; il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards, et son aspect n'avait rien pour nous plaire » (És 53.2).

Ainsi, puisque la principale mission du Christ en ce monde était la souffrance, conformément à cette mission, il vint avec une telle nature et dans de telles circonstances que tout concourût à sa souffrance ; de sorte que toute sa vie fut remplie de souffrances ; il commença à souffrir dans son enfance, mais sa souffrance s'accrut à mesure qu'il approchait de la fin de sa vie. Ses souffrances, après le commencement de son ministère public, furent probablement beaucoup plus grandes qu'auparavant ; et la dernière partie du temps de son ministère public semble avoir été distinguée par la souffrance. Plus Christ vécut longtemps dans le monde, plus les hommes virent et entendirent parler de lui, plus ils le haïrent. Ses ennemis furent de plus en plus enragés par la persistance de l'opposition qu'il faisait à leurs convoitises ; et le diable, ayant été souvent déjoué par lui, devint de plus en plus furieux, et renforça toujours davantage la bataille contre lui : de sorte que la nuée au-dessus de la tête de Christ devint toujours plus sombre, tant qu'il vécut dans le monde, jusqu'à ce qu'elle fût dans sa plus grande noirceur lorsqu'il fut suspendu à la croix et qu'il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! » (Mt 27.46). Avant cela, elle était extrêmement sombre, au temps de son agonie dans le jardin ; dont nous avons le récit dans les paroles qui viennent d'être lues,

et que je me propose de faire le sujet du présent discours.

Le mot agonie signifie proprement une lutte ardente, telle qu'on la voit dans la lutte, la course, ou le combat. C'est pourquoi, en ces termes de Luc 13.24, « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car, je vous le dis, beaucoup chercheront à entrer, et ne le pourront », le mot original, traduit efforcez-vous, est *agwnizesqe* : « Agonisez pour entrer par la porte étroite ». Le mot est spécialement employé pour ce genre de lutte qui, en ces jours-là, se donnait à voir dans les jeux Olympiques, où les hommes luttaient pour remporter la victoire à la course, à la lutte, et dans d'autres exercices semblables ; et un prix était placé, qui était décerné au vainqueur. Ceux qui combattaient ainsi étaient, dans le langage alors en usage, dits agoniser. Ainsi l'apôtre, dans son épître aux chrétiens de Corinthe, ville de Grèce où de tels jeux étaient annuellement célébrés, dit, par allusion aux combats des athlètes : « Tous ceux qui combattent s'imposent toute espèce d'abstinences » (1 Co 9.25) ; dans l'original : « tout homme qui agonise est tempérant en toutes choses ». Le lieu où ces jeux se tenaient était appelé *Agwn*, ou lieu de l'agonie ; et le mot est particulièrement employé dans l'Écriture pour désigner cette lutte de la prière fervente où les personnes luttent avec Dieu : on dit qu'elles agonisent, ou qu'elles sont en agonie, dans la prière. Ainsi, le mot est employé en Romains 15.30 : « Je vous exhorte, frères, par notre Seigneur Jésus-Christ et par l'amour de l'Esprit, à combattre avec moi en adressant à Dieu des prières en ma faveur » ; dans l'original *sunagwnizesqai moi*, « que vous agonisiez ensemble avec moi ». De même, en Colossiens 4.12 : « Il ne cesse de combattre pour vous dans ses prières, afin que vous teniez bon, comme des hommes faits, pleinement disposés à faire toute la volonté de Dieu » ; dans l'original *agwnizwn*, « agonisant pour vous ». De sorte que, lorsqu'il est dit dans le texte que Christ était en agonie, le sens est que son âme était dans une grande et ardente lutte et un grand combat. Cela était vrai à deux égards :

1. Comme son âme se trouvait en un grand et cuisant conflit avec ces vues et appréhensions terribles et saisissantes qu'il avait alors.
2. Alors qu'il était à la fois dans un grand labeur et en ardente lutte avec Dieu dans la prière.

Je propose donc, en discourant de l'agonie du Christ, de l'exposer distinctement sous ces deux propositions.

L'âme de Christ en combats intérieurs face aux terribles souffrances de la croix

L'âme de Christ, dans son agonie au jardin, soutint un rude combat contre ces terribles et étonnantes vues et appréhensions dont il était alors le sujet.

En illustrant cette proposition, je m'efforcerai de montrer,

- (a) Quelles étaient ces vues et ces appréhensions.
- (b) Que le conflit, ou l'agonie, de l'âme de Christ avait pour cause ces vues et ces appréhensions.
- (c) Que ce combat fut singulièrement grand et affligeant ; et,
- (d) Ce que nous pouvons supposer être le dessein particulier de Dieu en donnant à Christ ces terribles vues et appréhensions, et en le faisant souffrir ce redoutable combat, avant qu'il fût crucifié.

Je me proposai de montrer,

(a) Premièrement, quelles furent ces terribles visions et ces étonnantes appréhensions que Christ eut dans son agonie. Cela peut s'expliquer en considérant,

- (i) La cause de ces vues et de ces appréhensions ; et,
- (ii) De la manière dont il en fit alors l'expérience.

(i) La cause de ces vues et de ces appréhensions que Christ eut dans son agonie au jardin fut la coupe amère qu'il devait peu après boire sur la croix. Les souffrances que Christ endura dans son agonie au jardin ne furent pas ses plus grandes souffrances, quoique très grandes. Mais ses dernières souffrances sur la croix furent ses souffrances principales ; c'est pourquoi elles sont appelées « la coupe qu'il avait à boire ». Les souffrances de la croix, sous le poids desquelles il fut mis à mort, sont toujours, dans les Écritures, représentées comme les souffrances capitales de Christ ; celles dans lesquelles spécialement « il a porté nos péchés en son corps » (1 Pi 2.24), et a fait l'expiation pour le péché. Son endurance de la croix, son abaissement, et le fait qu'il devint obéissant jusqu'à la mort, même la mort de la croix, sont présentés comme le point capital où ses souffrances se manifestèrent. C'est là la coupe que Christ eut placée devant lui dans son agonie. Il est manifeste que Christ avait cela en vue en ce moment-là, d'après les prières qu'il offrit alors. Selon Matthieu, Christ fit trois prières ce soir-là, tandis qu'il était dans le jardin de Gethsémané, et toutes sur ce seul sujet, la coupe amère qu'il devait boire. De la première, nous avons le récit en Matthieu 26.39 : « Puis, ayant fait quelques pas en avant, il se jeta sur sa face, et pria ainsi : Mon Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » ; de la seconde, au verset 42 : « Il s'éloigna une seconde fois, et pria ainsi : Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! » ; et de la troisième, au verset 44 : « Il les quitta, et, s'éloignant, il pria pour la troisième fois, répétant les mêmes paroles. ». De là, il apparaît clairement ce que c'était dont Christ avait alors de si terribles vues et appréhensions. Ce sur quoi il insiste ainsi dans ses prières montre l'objet auquel son esprit était si profondément appliqué. C'étaient ses souffrances sur la croix, qui devaient être endurées le jour suivant, lorsque des ténèbres couvriraient toute la terre, et, en même temps, des ténèbres plus profondes l'âme de Christ, dont il avait maintenant des vues si vives et des appréhensions si angoissantes.

(ii) La manière dont cette coupe amère fut alors présentée aux regards de Christ.

(1) Il en eut alors une vive appréhension, profondément imprimée sur son esprit. Il avait déjà auparavant une appréhension de la coupe qu'il devait boire. Son principal dessein en venant au monde était de boire cette coupe, et, partant, il ne l'oublia jamais, mais la porta toujours en mémoire, et en parla souvent à ses disciples. Ainsi, Matthieu 16.21 : « Dès lors Jésus commença à faire connaître à ses disciples qu'il fallait qu'il aille à Jérusalem, qu'il souffre beaucoup de la part des anciens, des principaux sacrificateurs et des scribes, qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour ». Encore, au chapitre 20.17–19 : « Pendant que Jésus montait à Jérusalem, il prit à part les douze disciples, et il leur dit en chemin : Voici, nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes. Ils le condamneront à mort, et ils le livreront aux païens, pour qu'ils se moquent de lui, le battent de verges, et le crucifient ; et le troisième jour il ressuscitera ». La même chose fut le sujet de l'entretien sur la montagne avec Moïse et Élie, lorsqu'il fut transfiguré. Il parle ainsi de son baptême sanglant : « Il est un baptême dont je dois être baptisé, et combien il me tarde qu'il soit accompli ! » (Lu 12.50). Il en parle encore aux fils de Zébédée : « Pouvez-vous boire la coupe que je dois boire ? » — « Nous le pouvons », lui dirent-ils (Mt 20.22). Il parla de son élévation : « Jésus leur dit donc : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis, et que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle selon ce que le Père m'a enseigné » (Jn 8.28). Jn 12.34 : « La foule lui répondit : Nous avons appris par la loi que Christ demeure éternellement ; et comment dis-tu : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce Fils de l'homme ? ». Ainsi parla-t-il de détruire le temple de son corps : « Jésus leur répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai » (Jn 2.19). Et il en parla abondamment peu avant son agonie, dans ses conseils d'adieu à ses disciples, aux chapitres 12 et 13 de Jean. Ainsi donc, ce n'était point la première fois que Christ avait cette coupe amère en vue. Au contraire, il semble l'avoir toujours eue en vue. Mais il paraît qu'en ce moment Dieu lui en donna une vue extraordinaire. Le sentiment de cette colère qui devait être répandue sur lui, et de ces souffrances prodigieuses qu'il devait endurer, fut fortement imprimé sur son esprit par la puissance immédiate de Dieu ; si bien qu'il eut des appréhensions bien plus pleines et plus vives de l'amertume de la coupe qu'il devait boire qu'il n'en avait jamais eues auparavant ; et ces appréhensions furent si terribles, que sa faible nature humaine tressaillit à ce spectacle, et fut prête à défaillir.

(2) La coupe d'amertume était maintenant représentée comme étant toute proche. Il n'en avait pas seulement une vue plus claire et plus vive qu'auparavant ; mais elle était désormais placée directement devant lui, afin qu'il la prît sans délai et la bût ; car alors, dans cette même heure, Judas devait venir avec sa troupe d'hommes, et il devait alors se livrer lui-même entre leurs mains à cette fin qu'il bût cette coupe le lendemain ; à moins, en vérité, qu'il ne refusât de la prendre, et ainsi ne s'échappât de ce lieu où Judas devait venir ; ce qu'il avait amplement l'occasion de faire, s'il l'eût voulu. Ayant ainsi montré quelles furent ces terribles vues et appréhensions que Christ eut au temps de son agonie ; je m'efforcerai de montrer,

(b) Que le conflit que l'âme de Christ endura alors fut occasionné par ces vues et ces appréhensions. La douleur et l'angoisse que son âme souffrit en ce moment naquirent de cette vue vive, pleine et immédiate qui lui fut alors donnée de cette coupe

de colère ; par laquelle Dieu le Père, pour ainsi dire, posa la coupe devant lui, afin qu'il la prît et la bût. Quelques-uns se sont enquis quelle fut l'occasion de cette détresse et de cette agonie, et bien des spéculations s'en sont ensuivies ; mais le récit que l'Écriture elle-même nous en donne est suffisamment plein en cette matière, et ne laisse point de place à la spéculation ni au doute. Ce qui remplissait ainsi la pensée de Christ en ce moment était, hors de doute, identique à ce dont sa bouche était si pleine : c'était l'effroi que sa faible nature humaine éprouvait devant cette effroyable coupe, immensément plus terrible que la fournaise ardente de Nébuchadnetsar. Il eut alors une vue de près de cette fournaise de colère, dans laquelle il devait être jeté ; il fut amené à l'orifice de la fournaise afin qu'il y regardât, et qu'il se tînt pour contempler ses flammes furieuses, et voir les rougeoiements de sa chaleur, afin qu'il sût où il allait et ce qu'il était sur le point de souffrir. Voilà ce qui remplit son âme de tristesse et de ténèbres ; cette terrible vision, pour ainsi dire, le submergea. Car que pouvait cette nature humaine de Christ contre un courroux si puissant ? Elle n'était en elle-même, sans les soutiens de Dieu, qu'un faible ver de la poussière, une chose écrasée devant la teigne ; jamais aucun des enfants de Dieu n'eut une telle coupe posée devant lui, comme l'eut ce premier-né de toute créature. Mais, pour ne point nous arrêter plus longtemps ici, je me hâte de monter,

(c) Que le conflit dans l'âme de Christ, en cette vue de ses dernières souffrances, fut effroyable, au-delà de toute expression et de toute conception. Cela paraîtra,

(*) Par ce qui est dit de son caractère redoutable dans le récit. Par un évangéliste il nous est dit : « il commença à éprouver de la tristesse et des angoisses » (Mt 26.37) ; et par un autre : « Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à éprouver de la frayeur et des angoisses » (Mc 14.33). Ces expressions mettent en évidence la détresse intense et accablante dans laquelle son âme se trouvait. L'expression de Luc dans le texte, parlant de ce qu'il était en agonie, selon la signification de ce mot dans l'original, n'implique point un degré ordinaire de tristesse, mais une détresse si extrême que sa nature soutint contre elle un combat des plus violents, comme un homme qui lutte de toute sa force contre un homme puissant, peinant et déployant toute sa vigueur pour remporter la victoire sur lui.

(**) D'après ce que Christ lui-même en dit, lui qui n'était point accoutumé à grossir les choses au-delà de la vérité. Il dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (Mt 26.38). Quel langage pourrait exprimer plus fortement le degré le plus extrême de la tristesse ? Son âme n'était pas seulement « triste », mais « excessivement triste » ; et non seulement cela, mais, parce que cela n'exprimait pas pleinement la mesure de sa tristesse, il ajoute : « jusqu'à la mort » ; ce qui semble laisser entendre que les douleurs et les tristesses mêmes de l'enfer, de la mort éternelle, s'étaient saisies de lui. Les Hébreux avaient coutume d'exprimer le degré ultime de tristesse auquel une créature pût être exposée par l'expression : « l'ombre de la mort ». Christ avait alors, pour ainsi dire, l'ombre de la mort étendue sur son âme, à cause de la vue prochaine qu'il avait de cette coupe amère qui lui était désormais présentée.

(***) Par l'effet qu'elle eut sur son corps, en causant cette sueur sanglante dont il est fait mention dans le texte. Dans notre traduction, il est dit que « sa sueur de-

vint comme des grumeaux de sang, qui tombaient à terre » (Lu 22.44). Le mot rendu par grumeaux est, dans l'original, *qromboi*, qui signifie proprement des masses ou des caillots ; car nous pouvons supposer que le sang, qui fut exprimé à travers les pores de sa peau par la violence de cette lutte et de ce combat intérieurs, une fois exposé à la fraîcheur de l'air nocturne, se coagula et se figea, selon la nature du sang, et tomba ainsi non en gouttes, mais en caillots. Si les souffrances de Christ n'avaient occasionné qu'une sueur violente, cela eût montré qu'il était en grande angoisse ; car il faut une douleur extraordinaire et un travail d'âme peu commun pour faire ruisseler le corps de sueur au dehors, en plein air, durant une nuit froide comme celle-là, ainsi qu'il ressort de Jean 18.18 : « Les serviteurs et les huissiers, qui étaient là, avaient allumé un brasier, car il faisait froid, et ils se chauffaient. Pierre se tenait avec eux, et se chauffait ». C'était la même nuit où Christ eut son agonie dans le jardin. Mais la détresse et le chagrin intérieurs de Christ ne furent pas seulement tels qu'ils causassent en lui une sueur violente et universelle, ils furent tels qu'ils lui firent suer du sang. La détresse et l'angoisse de son âme furent si inénarrablement extrêmes qu'elles forcèrent son sang à suinter par les pores de sa peau, et cela si abondamment qu'il tomba de son corps à terre en gros caillots ou en grandes gouttes. J'en viens maintenant à montrer,

(d) Ce que l'on peut supposer être le dessein particulier de Dieu en donnant d'avance à Christ ces terribles visions de ses dernières souffrances ; en d'autres termes, pourquoi fallait-il qu'il eût, un peu avant de la boire, une vue plus pleine et extraordinaire de la coupe qu'il devait boire, plus qu'il n'en eût jamais eu auparavant ; ou pourquoi devait-il avoir un tel avant-goût de la colère de Dieu à endurer sur la croix, avant que vînt le temps où il dût l'endurer effectivement.

Réponse. Il était nécessaire, afin qu'il prît la coupe et la bût, sachant ce qu'il faisait. À moins que la nature humaine de Christ n'eût reçu d'avance une vue extraordinaire de ce qu'il devait souffrir, il n'aurait pu, en tant qu'homme, savoir pleinement d'avance ce qu'il allait souffrir ; et par conséquent il n'aurait pu, en tant qu'homme, savoir ce qu'il faisait lorsqu'il prit la coupe pour la boire, puisqu'il n'aurait pas connu pleinement ce qu'était cette coupe — elle était une coupe qu'il n'avait jamais vue auparavant. Si Christ s'était plongé dans ces souffrances terribles sans être pleinement sensible d'avance à leur amertume et à leur effroi, il eût fait ce qu'il ne savait point. En tant qu'homme, il se fût précipité dans des souffrances dont il ignorait la mesure, et ainsi eût agi à l'aveugle ; et, de toute évidence, le fait de prendre sur lui ces souffrances n'eût pu être aussi pleinement son propre acte. Christ, comme Dieu, connaissait parfaitement ce que ces souffrances étaient ; mais il était encore plus nécessaire qu'il le sût comme homme ; car il devait souffrir comme homme, et l'acte de Christ en prenant cette coupe était l'acte de Christ comme Dieu-homme. Or l'homme Christ Jésus n'avait jusqu'alors point fait l'expérience de semblables souffrances à celles qu'il allait endurer sur la croix ; par conséquent il ne pouvait les connaître pleinement d'avance, si ce n'est en recevant d'elles une vue extraordinaire mise devant lui, et une sensation extraordinaire en étant imprimée en son esprit. Nous avons entendu parler des tortures qu'ont endurées d'autres, mais nous n'en savons pas pleinement ce qu'elles furent, parce que nous ne les avons point éprouvées ; et il est impossible que nous sachions pleinement ce qu'elles furent, sinon de l'une de ces deux manières : soit en les éprouvant, soit en recevant d'elles une vue, ou une sensation, imprimée d'une manière extraordinaire. Une telle sensation fut

imprimée sur l'esprit de l'homme Christ Jésus, au jardin de Gethsémani, touchant ses dernières souffrances, et c'est ce qui causa son agonie. Lorsqu'il reçut une pleine vue de ce qu'était cette colère de Dieu qu'il devait subir, cette vue le submergea ; elle rendit son âme excessivement triste, jusqu'à la mort. Christ allait être jeté dans une effroyable fournaise de colère, et il ne convenait point qu'il s'y plongeât à l'aveugle, ne sachant combien la fournaise était terrible. C'est pourquoi, afin qu'il n'en fût pas ainsi, Dieu le mena d'abord et le plaça à la bouche de la fournaise, afin qu'il pût y jeter le regard, se tenir là et contempler ses flammes farouches et dévorantes, et qu'il vît où il allait, et qu'il y entrât volontairement et la supportât pour les pécheurs, sachant ce qu'elle était. Telle fut la vue que Christ eut dans son agonie. Puis Dieu apporta la coupe qu'il devait boire, et la déposa devant lui, afin qu'il en eût une pleine vue, et vît ce qu'elle était avant de la prendre et de la boire. Si Christ n'avait pas connu pleinement ce qu'était l'effroi de ces souffrances, avant de les prendre sur lui, le fait de les prendre sur lui n'eût pu être pleinement son propre acte en tant qu'homme ; il ne se fût pu produire aucun acte explicite de sa volonté à l'égard de ce dont il était ignorant ; il n'y eût point eu d'épreuve proprement dite pour savoir s'il voudrait subir de si horribles souffrances ou non, à moins qu'il n'eût su d'avance combien elles étaient terribles ; mais lorsqu'il eut vu ce qu'elles étaient, en recevant d'elles une vue extraordinaire qui lui en fut donnée, et qu'ensuite il entreprit de les endurer ; alors il agit en sachant ce qu'il faisait ; alors le fait de prendre cette coupe et de porter de si épouvantables souffrances fut proprement son propre acte par un choix explicite ; et ainsi son amour pour les pécheurs, en ce choix, n'en fut que plus merveilleux, de même que son obéissance envers Dieu. Et il était nécessaire que cette vue extraordinaire que Christ eut de la coupe qu'il devait boire lui fût donnée en ce moment-là, peu avant qu'il fût appréhendé. C'était la saison la plus convenable pour cela, juste avant qu'il prît la coupe, et tandis qu'il avait encore la possibilité de refuser la coupe ; car, avant d'être saisi par la troupe conduite par Judas, il avait la faculté de se dérober à son gré. Car le lieu où il se trouvait était hors de la ville, où il n'était nullement retenu, et c'était un lieu désert et solitaire ; et c'était la nuit ; de sorte qu'il eût pu se retirer de ce lieu où il l'eût voulu, et ses ennemis n'auraient point su où le trouver. Cette vue qu'il eut de la coupe amère lui fut donnée alors qu'il était encore pleinement libre, avant qu'il fût livré entre les mains de ses ennemis. Le fait que Christ se livrât entre les mains de ses ennemis, comme il le fit lorsque Judas vint, ce qui advint justement après son agonie, fut proprement l'acte par lequel il prit la coupe afin de la boire ; car Christ savait que l'issue en serait sa crucifixion le lendemain. Ces choses peuvent nous montrer la fin de l'agonie de Christ, et la nécessité qu'il y eût une telle agonie avant ses dernières souffrances.

APPLICATION.

1ere inférence. D'où nous pouvons apprendre combien furent effroyables les dernières souffrances de Christ. Nous l'apprenons de l'effet terrible que la simple prévision qu'il en eut produisit sur lui dans son agonie. Ses dernières souffrances furent si redoutables, que la vue anticipée qu'en eut Christ l'accabla et l'épouvanta, comme il est dit qu'il commença à être saisi d'une extrême frayeur. La seule contemplation de ces dernières souffrances était si épouvantable qu'elle abîma son âme dans la sombre ombre de la mort ; oui, elles étaient si terribles que, dans le rude conflit que sa nature soutenait avec elles, il fut tout en sueur de sang, son corps tout entier était couvert de sang coagulé, et

non seulement son corps, mais encore la terre même sous lui, du sang qui en tombait, lequel avait été forcé à travers ses pores par la violence de son agonie. Et si la seule prévision du calice était si redoutable, combien redoutable fut le calice lui-même, combien au-delà de tout ce qui peut être exprimé ou conçu ! Plusieurs martyrs ont enduré des tortures extrêmes ; mais, d'après ce qui a été dit, il y a toute raison de penser que tout cela n'était qu'un pur néant en comparaison des dernières souffrances de Christ sur la croix. Et ce qui a été dit fournit un argument convaincant que les souffrances que Christ endura dans son corps sur la croix, quoique très terribles, n'étaient pourtant que la moindre partie de ses dernières souffrances ; et qu'en outre de celles-là, il endura en son âme des souffrances immensément plus grandes. Car s'il n'avait été question que des souffrances qu'il endura dans son corps, quoique très terribles, nous ne pouvons concevoir que la simple anticipation d'icelles eût un tel effet sur Christ. Plusieurs des martyrs, pour autant que nous sachions, ont enduré en leurs corps des tortures aussi sévères que celles de Christ. Plusieurs des martyrs ont été crucifiés, comme Christ ; et pourtant leurs âmes n'ont point été si accablées. Il n'y a eu nulle apparence d'une si étonnante tristesse et angoisse d'esprit, ni à l'anticipation de leurs souffrances, ni dans l'endurance effective d'icelles.

2e inférence D'après ce qui a été dit, nous pouvons voir la merveilleuse force de l'amour de Christ pour les pécheurs. Ce qui a été dit montre la force de l'amour de Christ de deux manières.

(a) Que cet amour fut si puissant qu'il le porta à travers l'agonie où il se trouvait alors. La souffrance à laquelle il était alors réellement soumis était effroyable et stupéfiante, comme il a été montré ; et combien merveilleux fut son amour, qui persévéra et se maintint néanmoins ! L'amour de tout simple homme, ou même d'un ange, eût sans doute sombré sous un tel poids, et n'eût jamais enduré un tel conflit, dans une sueur de sang telle que celle de Jésus-Christ. L'angoisse de l'âme de Christ en ce temps-là fut si forte qu'elle produisit cet effet admirable sur son corps. Mais son amour pour ses ennemis, pauvres et indignes qu'ils fussent, fut plus fort encore. Le cœur de Christ en ce moment était plein d'angoisse, mais il était plus plein encore d'amour pour de vils vermineux : ses douleurs abondèrent, mais son amour abonda bien davantage. L'âme de Christ fut submergée par un déluge de tristesse ; mais c'était là l'effet d'un déluge d'amour pour les pécheurs, dans son cœur, suffisant pour déborder le monde et engloutir les plus hautes montagnes de ses péchés. Ces grandes gouttes de sang qui tombèrent jusqu'à terre étaient la manifestation d'un océan d'amour dans le cœur de Christ.

(b) La force de l'amour de Christ apparaît plus spécialement en ceci, que, lorsqu'il eut une vue si pleine de l'horreur de la coupe qu'il devait boire, qui le saisit d'étonnement et d'effroi, il voulut néanmoins, alors même, la prendre et la boire. Alors paraît avoir été l'épreuve la plus grande et la plus singulière de la vigueur de l'amour de Christ, lorsque Dieu posa devant lui la portion amère, et le laissa voir ce qu'il lui fallait boire s'il persistait dans son amour pour les pécheurs ; et qu'il le mena à la gueule de la fournaise, afin qu'il en vît la fureur, qu'il en eût une pleine vue, et qu'il eût alors le temps de considérer s'il entrerait pour souffrir les flammes de cette fournaise pour de si indignes créatures, ou non. C'était, pour ainsi dire, proposer à la dernière délibération de Christ ce qu'il ferait ; comme s'il lui eût été dit en ce moment : « Voici la coupe

que tu dois boire, à moins que tu ne renonces à ton entreprise en faveur des pécheurs, et même que tu ne les laisses périr comme ils le méritent. Prendras-tu cette coupe, et la boiras-tu pour eux, ou non? Voilà la fournaise dans laquelle tu dois être jeté, s'ils doivent être sauvés; ou bien ils doivent périr, ou bien tu dois endurer ceci pour eux. Tu vois là combien la chaleur de la fournaise est terrible; tu vois quelle douleur et quelle angoisse tu dois endurer demain, à moins que tu n'abandonnes la cause des pécheurs. Que feras-tu? Ton amour est-il tel que tu continueras? Te jetteras-tu dans cette effroyable fournaise de colère? » L'âme de Christ fut accablée à cette pensée; sa faible nature humaine se rétracta devant ce funeste spectacle. Cela le jeta dans cette terrible agonie que vous avez entendue décrire; mais son amour pour les pécheurs tint bon. Christ n'aurait point subi ces souffrances en vain, si les pécheurs avaient pu être sauvés sans elles. S'il n'y eût point eu nécessité absolue qu'il les souffrît pour leur salut, il désirait que la coupe passât loin de lui. Mais si les pécheurs, sur lesquels il avait posé son amour, ne pouvaient, conformément à la volonté de Dieu, être sauvés sans qu'il la bût, il choisit que la volonté de Dieu fût faite. Il choisit d'aller de l'avant et d'endurer la souffrance, si effroyable qu'elle lui apparût. Et tel fut son arrêt final, après le lugubre conflit de sa pauvre et faible nature humaine, après qu'il eut eu la coupe sous les yeux, et qu'au moins l'espace d'une heure il en eut contemplé tout l'étonnant mystère. Il résolut néanmoins en dernier ressort qu'il la porterait, plutôt que de voir périr ces pauvres pécheurs qu'il avait aimés de toute éternité. Lorsque l'effroyable coupe fut devant lui, il ne se dit point en lui-même : Pourquoi devrais-je, moi qui suis une personne si grande et si glorieuse, infiniment plus honorable que tous les anges du ciel, pourquoi devrais-je aller me plonger dans de si horribles et stupéfiants tourments pour de misérables vers indignes, qui ne peuvent être d'aucun profit pour Dieu ni pour moi, et qui méritent d'être haïs de moi et non d'être aimés? Pourquoi moi, qui vis de toute éternité dans la jouissance de l'amour du Père, irais-je me jeter dans une telle fournaise pour eux qui ne pourront jamais m'en payer le retour? Pourquoi me livrerais-je à être ainsi écrasé par le poids de la colère divine, pour ceux qui n'ont point d'amour pour moi et qui sont mes ennemis? ils ne méritent aucune union avec moi, et jamais n'ont fait, ni ne feront rien pour se rendre recommandables à moi. Que gagnerai-je à avoir sauvé un nombre de misérables ennemis de Dieu et de moi, qui méritent que la justice divine soit glorifiée dans leur destruction? — Telle, toutefois, ne fut point la langue du cœur de Christ en ces circonstances; mais, au contraire, son amour tint ferme, et il résolut alors même, au milieu de son agonie, de se livrer à la volonté de Dieu, de prendre la coupe et de la boire. Il ne voulut point fuir pour se dérober à Judas et à ceux qui étaient avec lui, quoiqu'il sût qu'ils venaient; mais, à cette même heure, il se livra volontairement entre leurs mains. Lorsqu'ils vinrent avec des épées et des bâtons pour se saisir de lui, et qu'il eût pu invoquer son Père, qui lui eût aussitôt envoyé beaucoup de légions d'anges pour repousser ses ennemis et le délivrer, il ne voulut point le faire; et lorsque ses disciples voulurent résister, il ne le permit pas, comme vous pouvez le voir en Mt 26.51 et suivants : « Et voici, un de ceux qui étaient avec Jésus étendit la main, et tira son épée; il frappa le serviteur du souverain sacrificateur, et lui emporta l'oreille. Alors Jésus lui dit : Remets ton épée à sa place; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse pas invoquer mon Père, qui me donnerait à l'instant plus de douze légions d'anges? Comment donc s'accompliraient les Ecritures, d'après lesquelles il doit en être ainsi? A ce moment, Jésus dit à la foule : Vous êtes venus, comme après un brigand, avec des épées et des bâtons, pour vous em-

parer de moi. J'étais tous les jours assis parmi vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez pas saisi. 56 Mais tout cela est arrivé afin que les écrits des prophètes soient accomplis. Alors tous les disciples l'abandonnèrent, et prirent la fuite. » (Mt 26.51–56) Et Christ, au lieu de se cacher à Judas et aux soldats, leur dit, lorsqu'ils semblaient hésiter sur le fait qu'il fût bien la personne qu'ils cherchaient ; et lorsqu'ils semblaient hésiter encore, saisis d'une certaine frayeur en leur esprit, il le leur dit de nouveau, et se livra ainsi entre leurs mains, afin d'être lié par eux, après leur avoir montré qu'il eût pu aisément leur résister s'il l'eût voulu, lorsqu'une seule parole sortie de sa bouche les renversa en arrière jusqu'à terre, comme vous pouvez le voir en Jean 18.3-6 : « Judas donc, ayant pris la cohorte, et des huissiers qu'envoyèrent les principaux sacrificateurs et les pharisiens, vint là avec des lanternes, des flambeaux et des armes. Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança, et leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Et Judas, qui le livrait, était avec eux. Lorsque Jésus leur eut dit : C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. » Ainsi l'amour de Christ fut puissant, constant et violent ; et l'épreuve particulière et suprême de son amour, par-dessus toutes les autres de toute sa vie, paraît avoir été au temps de son agonie. Car quoique ses souffrances fussent plus grandes ensuite, lorsqu'il fut sur la croix, cependant il vit clairement quelles seraient ces souffrances au temps de son agonie ; et cela semble avoir été la première fois que jamais Jésus-Christ eut une claire vue de ce que seraient ces souffrances ; et après cela l'épreuve ne fut pas si grande, parce que le conflit était terminé. Sa nature humaine avait lutté avec son amour pour les pécheurs, mais son amour remporta la victoire. La chose, après une pleine vue de ses souffrances, avait été résolue et conclue ; et, en conséquence, quand le moment arriva, il passa effectivement par ces souffrances.

Mais il est deux circonstances de l'agonie de Christ qui font ressortir avec plus d'évidence la force et la constance de son amour envers les pécheurs.

(i) Qu'au même moment où il avait une vue si vive de l'effroyable de ses souffrances, il eut aussi une vue extraordinaire de l'odieuse haïssabilité de l'iniquité de ceux pour qui ces souffrances devaient opérer l'expiation. Il est deux choses qui rendent l'amour de Christ admirable :

(1) qu'il ait été disposé à endurer des souffrances si grandes ; et

(2) qu'il ait été disposé à les endurer pour faire expiation d'une méchanceté si grande. Mais afin qu'il puisse être dit à bon droit que Christ, de son propre acte et de son propre choix, endura des souffrances si grandes, pour faire expiation d'une méchanceté si grande, deux choses étaient nécessaires.

(*) Qu'avant de les endurer, il eût un sentiment extraordinaire de combien grandes ces souffrances allaient être. Ceci lui fut donné dans son agonie. Et

(**) Qu'en même temps il eût aussi un sentiment extraordinaire de combien grande et haïssable était l'iniquité des hommes pour laquelle il souffrait afin de faire expiation ; ou combien indignes étaient ceux pour qui il mourut. Et ces deux choses lui furent données en même temps. Lorsque Christ eut un

sentiment si extraordinaire de combien amère devait être sa coupe, il avait bien de quoi être rendu sensible de combien indigne et odieuse était l'iniquité du genre humain pour laquelle il souffrait ; car la nature odieuse et maligne de cette corruption ne parut jamais plus pleinement que dans la malveillance et la cruauté des hommes en ces souffrances ; et cependant son amour fut tel qu'il s'avança néanmoins à souffrir pour eux qui étaient remplis d'une si odieuse corruption.

Ce fut la corruption et la perversité des hommes qui ourdirent et consommèrent sa mort ; ce fut la perversité des hommes qui traita avec Judas, ce fut la perversité des hommes qui le trahit, qui se saisit de lui, qui le lia, et l'emmena comme un malfaiteur ; ce fut par la corruption et la perversité des hommes qu'il fut traduit en jugement, fausement accusé, et injustement condamné. Ce fut par la perversité des hommes qu'il fut outragé, raillé, souffleté, et couvert de crachats. Ce fut par la perversité des hommes que Barabbas fut préféré à lui. Ce fut la perversité des hommes qui chargea sur lui la croix à porter, qui l'y cloua, et qui le livra à une mort si cruelle et ignominieuse. Cela tendait à donner au Christ un sentiment extraordinaire de la grandeur et de l'odiosité de la dépravation du genre humain.

1. Parce que, de la sorte, au temps de ses souffrances, cette dépravation lui fut exposée telle qu'elle est, sans déguisement. Lorsqu'elle mit à mort Christ, elle apparut dans ses vraies couleurs. Ici, Christ la vit dans sa véritable nature, qui est la haine et le mépris les plus extrêmes de Dieu ; dans sa tendance et son désir ultimes, qui est de mettre Dieu à mort ; et dans sa plus grande aggravation et son acte le plus élevé, qui consiste à mettre à mort une Personne qui était Dieu.

2. Parce que, dans ces souffrances, il ressentit les fruits de cette corruption. Elle se dirigeait alors directement contre lui, et s'exerçait contre lui pour produire son opprobre et ses tourments, ce qui tendait à imprimer avec plus de force à la nature humaine de Christ le sentiment de son caractère odieux. Mais en même temps, si merveilleux était l'amour de Christ pour ceux qui manifestaient cette corruption odieuse, qu'il endura ces mêmes souffrances afin de les délivrer de la peine due à cette même corruption. Le caractère admirable de l'amour de Christ mourant paraît en partie en ce qu'il mourut pour des êtres si indignes en eux-mêmes, puisque tous les hommes portent en leur cœur les mêmes sortes de corruptions, et en partie en ce qu'il mourut pour ceux qui n'étaient pas seulement si méchants, mais dont la méchanceté consistait à être ses ennemis ; de sorte qu'il ne mourut pas seulement pour des méchants, mais pour ses propres ennemis ; et en partie en ce qu'il consentit à mourir pour ses ennemis au même moment où il ressentait les fruits de leur inimitié, tandis qu'il éprouvait les effets et les assauts les plus extrêmes de leur malveillance contre lui, dans le plus grand mépris et la cruauté la plus outrée à son égard, dans sa plus profonde ignominie, ses tourments et sa mort ; et en partie en ce qu'il voulut expier le fait même qu'ils fussent ses ennemis par ces souffrances mêmes, et par cette ignominie même, ces tourments et cette mort qui en furent le fruit. Le péché et la méchanceté des hommes, pour lesquels Christ souffrit afin d'en faire l'expiation, étaient, pour ainsi dire, placés sous les yeux de Christ.

1. En ce que cette méchanceté n'était qu'un échantillon de la méchanceté du genre

humain ; car la corruption de tout le genre humain est de même nature, et l'iniquité qui est dans le coeur d'un homme est de même nature et de même tendance que celle qui est dans le coeur d'un autre. Comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le coeur de l'homme à l'homme.

2. Il est probable que Christ mourut pour expier cette méchanceté individuelle et effective qui suscita ses souffrances, qui l'accabla d'opprobres, le railla, le souffleta et le crucifia. Quelques-uns de ses crucificateurs, pour lesquels il pria qu'il leur fût pardonné, alors qu'ils étaient dans l'acte même de le crucifier, furent ensuite, en réponse à sa prière, convertis par la prédication de Pierre ; comme nous en avons le récit au chapitre 2 des Actes.

(ii) Une autre circonstance de l'agonie de Christ, qui manifeste la force de son amour, est la conduite ingrate de ses disciples en ce temps-là. Les disciples de Christ étaient du nombre de ceux pour qui il endurait cette agonie, et du nombre de ceux pour qui il allait endurer ces dernières souffrances dont il avait alors de si effroyables appréhensions. Et pourtant, Christ leur avait déjà conféré part aux bénéfiques de ces souffrances. Leurs péchés leur avaient déjà été remis par ce sang qu'il allait répandre, et ils avaient déjà remporté un gain infini par cette pitié mourante et cet amour qu'il leur portait, et, par ses souffrances, avaient été distingués de tout le reste du monde. Christ avait mis sur eux un honneur plus grand que sur nul autre, en les faisant ses disciples en un sens plus honorable qu'aucun autre. Et néanmoins maintenant, lorsque cette coupe redoutable lui était présentée, qu'il allait boire pour eux, et qu'à sa vue il était en telle agonie, il ne vit de leur part nul retour sinon indifférence et ingratitude. Lorsqu'il ne leur demanda que de veiller avec lui, afin d'être consolé par leur compagnie, en cette heure douloureuse ils s'endormirent ; et montrèrent qu'ils n'avaient pas assez de souci de la chose pour se contraindre à veiller avec lui, ne fût-ce qu'une heure, quoiqu'il le leur eût demandé une fois et derechef. Cependant, ce traitement ingrat de ceux pour qui il devait boire la coupe de colère que Dieu avait placée devant lui ne le découragea point de la prendre et de la boire pour eux. Son amour persévéra envers eux ; ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin. Il ne se dit pas en lui-même, lorsque cette coupe de tremblement était devant lui : Pourquoi supporterais-je tant pour des ingrats ? pourquoi lutterais-je ici avec l'attente de l'effroyable colère de Dieu que je dois porter demain, pour ceux qui, entre-temps, n'ont pas pour moi tant de souci que de rester éveillés avec moi, quand je le leur demande, ne fût-ce qu'une seule heure ? Mais, au contraire, avec des compassions tendres et paternelles, il excuse cette ingratitude de ses disciples, et dit : « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation ; l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible » (Mt 26.41) ; et il s'en alla, et fut saisi, et bafoué, et flagellé, et crucifié, et répandit son âme jusqu'à la mort, sous le pesant fardeau de la redoutable colère de Dieu, sur la croix, pour eux.

3e Inférence. D'après ce qui a été dit, nous pouvons apprendre l'admirable soumission de Christ à la volonté de Dieu. Christ, étant une personne divine, était le Souverain absolu du ciel et de la terre ; toutefois, il fut l'exemple le plus merveilleux de soumission à la souveraineté de Dieu qui fût jamais. Lorsqu'il eut une telle vue de l'effroi de ses dernières souffrances, et qu'il pria que, s'il était possible, cette coupe passât loin de lui, c'est-à-dire s'il n'y avait pas une nécessité absolue pour le salut des pécheurs, néanmoins

ce fut avec une soumission parfaite à la volonté de Dieu. Il ajoute : « Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne. » Il choisit plutôt que l'inclination de sa nature humaine, qui redoutait si fort de si exquis tourments, fût contrariée, que de voir la volonté de Dieu ne pas s'accomplir. Il se complaisait à la pensée que la volonté de Dieu fût faite ; et, lorsqu'il alla prier pour la seconde fois, il n'avait rien d'autre à dire sinon : « Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! » ; et de même la troisième fois. Qu'est-ce que de telles épreuves de soumission, telles que quelques-uns de nous en ont parfois dans les afflictions que nous souffrons, en comparaison de celle-ci ? Si Dieu, dans sa providence, ne fait que signifier que c'est sa volonté qu'il nous reprenne un enfant, que difficilement nous laissons-nous amener à y consentir, que prompts sommes-nous à l'insoumission et à la roideur ! Ou si Dieu pose sa main sur nous par quelque douleur aiguë du corps, que prêts sommes-nous à être mécontents et impatients ; quand le Fils innocent de Dieu, qui ne méritait aucune souffrance, put se soumettre paisiblement à des souffrances inconcevablement grandes, et de le redire sans cesse, que la volonté de Dieu soit faite ! Lorsqu'il fut amené et placé devant cette redoutable fournaise de colère dans laquelle il devait être jeté, afin qu'il y portât le regard et en eût une pleine vue de la fureur, lorsque sa chair s'en rétractait, et que sa nature était dans un tel combat que son corps fut tout couvert d'une sueur de sang tombant en grosses gouttes jusqu'à terre, néanmoins son âme s'assujettit paisiblement à ce que la volonté de Dieu fût accomplie, plutôt que la volonté ou l'inclination de sa nature humaine.

4e inférence. Ce qui a été dit sur ce sujet nous montre aussi la gloire de l'obéissance de Christ. Christ fut soumis à la loi morale comme Adam, et il fut aussi soumis aux lois cérémonielles et judiciaires de Moïse ; mais le principal commandement qu'il avait reçu du Père était qu'il déposât sa vie, qu'il se livrât volontairement à ces terribles souffrances de la croix. Accomplir cela était sa mission principale en ce monde ; et, sans doute, le commandement principal qu'il reçut concernait ce qui était la principale commission pour laquelle il avait été envoyé. Le Père, en l'envoyant dans le monde, l'envoya avec des commandements touchant ce qu'il devait y faire ; et son commandement capital entre tous portait sur cette affaire même, pour laquelle il fut principalement envoyé, à savoir déposer sa vie. C'est pourquoi ce commandement fut l'épreuve principale de son obéissance. Ce fut la plus grande épreuve de son obéissance, parce que c'était de loin le commandement le plus difficile : tous les autres étaient aisés en comparaison de celui-ci. Et l'épreuve majeure que Christ eut, quant à savoir s'il obéirait à ce commandement, eut lieu au temps de son agonie ; car ce fut à une heure de son arrestation en vue de ses souffrances, quand il devait ou bien se livrer à elles, ou bien s'enfuir devant elles. Ce fut alors la première fois que Christ eut une pleine vue de la difficulté de ce commandement ; difficulté qui parut si grande qu'elle fit sourdre cette sueur de sang. Alors eut lieu le conflit de la faible nature humaine avec la difficulté ; alors furent les âpres luttes et les rudes combats sous la lourde épreuve qui lui était imposée ; et alors Christ remporta la victoire sur la tentation, née de l'effroi de sa nature humaine. Son obéissance subsista à travers le conflit. Nous pouvons supposer que Satan fut alors spécialement lâché pour s'unir à l'effroi naturel que la nature humaine éprouvait devant de tels tourments, et pour s'efforcer de toutes ses forces de dissuader Christ d'avancer pour boire la coupe amère ; car vers ce temps-là, vers la fin de la vie de Christ, il fut spécialement livré entre les mains de Satan pour être tenté par lui, plus encore qu'il ne le

fut immédiatement après son baptême ; car Christ dit, parlant de ce temps-là : « J'étais tous les jours avec vous dans le temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi ; mais c'est ici votre heure, et la puissance des ténèbres » (Lu 22.53). Ainsi, Christ, au temps de son agonie, luttait non seulement avec des perspectives accablantes de ses dernières souffrances, mais il luttait aussi, dans cette sueur de sang, contre les principautés et les puissances — il combattit alors le grand léviathan, qui s'efforçait au suprême de le tenter à la désobéissance. De sorte qu'en ce moment-là Christ eut des tentations de toute part pour l'arracher à l'obéissance envers Dieu. Il eut des tentations provenant de sa faible nature humaine, qui redoutait extrêmement de tels tourments ; et il eut des tentations provenant des hommes, ses ennemis ; et il eut des tentations provenant de la conduite ingrate de ses propres disciples ; et il eut des tentations provenant du diable. Il eut encore une épreuve accablante par la manifestation de la colère même de Dieu ; lorsque, pour parler avec Ésaïe, il plut à l'Éternel de le briser par la souffrance. Et pourtant il ne faillit point, mais remporta la victoire sur toutes, et accomplit alors ce grand acte d'obéissance envers ce même Dieu qui se cachait de lui, et manifestait sur lui sa colère à cause des péchés des hommes, colère qu'il allait présentement endurer. Rien ne put l'ébranler et le détourner de sa ferme obéissance envers Dieu ; mais il persista à dire : « Que ta volonté soit faite » ; exprimant non seulement sa soumission, mais son obéissance ; non seulement son acquiescement à la volonté disposante de Dieu, mais aussi à sa volonté préceptive. Dieu lui avait donné cette coupe à boire, et lui avait commandé de la boire, et cela suffisait pour qu'il la bût ; aussi dit-il, au terme de son agonie, lorsque Judas vint avec sa troupe : « Ne boirai-je pas la coupe que le Père m'a donnée à boire ? » (Jn 18.11). Christ, au temps de son agonie, eut une épreuve d'obéissance inconcevablement plus grande que n'en eut jamais aucun homme ni aucun ange. Combien cette épreuve de l'obéissance du second Adam l'emporta-t-elle sur l'épreuve de l'obéissance du premier Adam ! Que légère fut la tentation de notre premier père en comparaison de celle-ci ! Et pourtant notre premier garant faillit, et notre second ne faillit point, mais obtint une glorieuse victoire, et s'en alla, devenant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. Ainsi admirable et glorieuse fut l'obéissance de Christ, par laquelle il a opéré la justice pour les croyants, et laquelle obéissance leur est imputée. Il n'est donc pas surprenant qu'elle soit d'une odeur suave, et que Dieu se tienne prêt à conférer le ciel pour sa récompense à tous ceux qui croient en lui.

5e inférence. Ce qui a été dit nous montre la sottise des pécheurs charnellement assurés, si dépourvus de crainte à l'égard de la colère de Dieu. Si la colère de Dieu fut si redoutable que, lorsque Christ ne faisait que l'attendre, sa nature humaine fut presque accablée par la frayeur qu'elle inspira, et que son âme fut saisie d'effroi, et que son corps ruissela d'une sueur de sang ; alors, que sont donc de sots pécheurs ceux qui sont sous la menace de cette même colère de Dieu, qui y sont condamnés, et y sont à chaque instant exposés ; et qui pourtant, au lieu de manifester une appréhension intense, demeurent paisibles, à l'aise, indifférents ; au lieu d'être dans la tristesse et accablés, vont et viennent le cœur léger et insouciant ; au lieu de pousser des cris dans une amère angoisse, sont souvent gais et joyeux, mangent et boivent, dorment tranquillement, et poursuivent dans le péché, irritant de plus en plus la colère de Dieu, sans grande inquiétude ! Que de tels hommes sont stupides et insensés ! Que de tels pécheurs insensés considèrent que la misère dont ils sont en danger par la colère de Dieu est infiniment plus terrible que celle dont la crainte occasionna en Christ son agonie et sa sueur de

sang. Elle est plus terrible, tant en ce qu'elle diffère par sa nature et par son degré, qu'en ce qu'elle diffère par sa durée. Elle est plus terrible quant à sa nature et à son degré. Christ souffrit ce qui, maintenant l'honneur de la loi divine, était pleinement équivalent à la misère des damnés ; et, à certains égards, c'était la même souffrance, car c'était la colère du même Dieu ; mais à d'autres égards elle différait immensément. La différence ne provient pas d'une différence dans la colère déversée sur l'un et sur l'autre, car c'est la même colère, mais d'une différence quant au sujet, ce qui peut être le mieux illustré par la propre comparaison de Christ. « Car, si l'on fait ces choses au bois vert, qu'arrivera-t-il au bois sec ? » (Lu 23.31) Ici, il se nomme lui-même le bois vert, et les hommes méchants le bois sec, insinuant que la misère qui atteindra les hommes impies sera bien plus effroyable que les souffrances qui vinrent sur lui ; et la différence provient de la différente nature du sujet. Le bois vert et le bois sec sont tous deux jetés au feu ; mais les flammes saisissent et embrasent le bois sec bien plus violemment que le vert. Les souffrances que Christ endura diffèrent de la misère des méchants en enfer quant à la nature et au degré, de la manière suivante.

(1) Christ ne connut point les remords d'une conscience coupable et condamnatrice.

(2) Il ne ressentit point le tourment que cause le règne des corruptions et des convoitises intérieures, comme le ressentent les damnés. Les méchants en enfer sont leurs propres bourreaux ; leurs convoitises sont leurs bourreaux ; et, étant sans frein (car il n'y a point de grâce contraignante en enfer), leurs convoitises se déchaîneront comme des flammes furieuses dans leurs cœurs. Ils seront tourmentés par la violence sans retenue d'un esprit d'envie et de malice contre Dieu, contre les anges et les saints dans les cieux, et les uns contre les autres. Or, Christ ne souffrit rien de tout cela.

(3) Christ n'avait pas à considérer que Dieu le haïssait. Les méchants en enfer ont cela pour parachever leur misère, ils savent que Dieu les hait parfaitement, sans la moindre pitié ni égard pour eux, ce qui remplira leurs âmes d'une misère inexprimable. Mais il n'en fut pas ainsi pour Christ. Dieu retira à Christ sa présence consolante, et cacha sa face à son égard, et déversa ainsi sur lui sa colère, de sorte qu'il en sentit les effets terribles dans son âme ; toutefois il savait en même temps que Dieu ne le haïssait point, mais l'aimait infiniment. Il s'écria au sujet de l'abandon de Dieu, mais en même temps l'appelle « Mon Dieu, mon Dieu ! » (Mt 27.46), sachant qu'il était encore son Dieu, bien qu'il l'eût abandonné. Mais les méchants en enfer sauront qu'il n'est point leur Dieu, mais leur juge et ennemi irréconciliable.

(4) Christ ne souffrit point du désespoir, comme le souffrent les méchants en enfer. Il savait qu'il y aurait une fin à ses douleurs dans peu d'heures ; et qu'après cela il entrerait dans la gloire éternelle. Mais il en sera tout autrement pour vous qui demeurez impénitents ; si vous mourez dans l'état où vous êtes, vous serez dans un désespoir parfait. Pour ces raisons, la misère des méchants en enfer sera, quant à sa nature et quant à son degré, incomparablement plus effroyable que ces souffrances, avec ces frayeurs, qui accablèrent si profondément l'âme de Christ.

Elle différera infiniment quant à la durée. Les souffrances de Christ ne durèrent que quelques heures, et il y eut pour elles une fin éternelle, et une gloire éternelle leur suc-

céda. Mais vous, pécheur plein d'une sécurité charnelle, insensé, vous êtes chaque jour exposé à être jeté dans une misère éternelle, un feu qui ne s'éteindra jamais. Si donc le Fils de Dieu fut dans un tel saisissement, dans l'attente de ce qu'il devait souffrir durant quelques heures, combien êtes-vous insensés, vous qui êtes continuellement exposés à des souffrances immensément plus effroyables par leur nature et leur degré, et destinées à n'avoir jamais de fin, mais qu'il faut endurer sans repos aucun, jour et nuit, aux siècles des siècles ! Si vous aviez un plein sentiment de l'énormité de cette misère à laquelle vous êtes exposé, et combien votre condition présente est, à cet égard, terrible, cela vous jetterait à l'instant dans une agonie aussi effroyable que celle que Christ endura ; oui, si votre nature pouvait le supporter, dans une bien plus effroyable encore. On vous verrait maintenant tomber en sueur de sang, vous rouler dans votre propre sang, et crier dans un saisissement épouvantable.

L'âme de Christ dans un grand et fervent combat dans sa prière à Dieu

Ayant ainsi entrepris d'expliquer et d'illustrer la première des deux propositions mentionnées au commencement de ce discours, je passerai maintenant à montrer,

Que l'âme de Christ, dans son agonie au jardin, fut engagée en un grand et fervent combat et lutte dans sa prière à Dieu. Le labeur et la contention de l'âme du Christ en prière faisaient partie de son agonie, et, sans contredit, entrent dans ce que le texte entend lorsqu'il est dit que Christ était en agonie ; car, comme nous l'avons montré, le mot est spécialement employé ailleurs dans l'Écriture pour désigner l'effort et la lutte avec Dieu dans la prière. De ce fait, et de ce que l'évangéliste, dans une même phrase, mentionne son agonie et sa prière fervente, nous pouvons à bon droit entendre qu'il signale sa lutte en prière comme une part de son agonie. Les paroles du texte semblent affirmer expressément que Christ était en agonie dans la prière : « Étant en agonie, il pria plus instamment ; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang qui tombaient à terre ». Ce langage implique ceci : le labeur et l'ardeur de l'âme de Christ furent si grands dans son corps-à-corps avec Dieu dans la prière, qu'il fut dans une extrême agonie, et tout son être ruisselait d'une sueur de sang.

Ce que je me propose maintenant, dans cette seconde proposition, est, avec l'aide de Dieu, d'expliquer cette partie de l'agonie de Christ qui consistait dans l'agonie et la lutte de son âme en prière ; ce qui est d'autant plus digne d'une recherche particulière, étant probablement peu compris ; quoique, comme il paraîtra par la suite, la droite intelligence de cette chose soit d'un grand usage et d'une grande conséquence en théologie. Il n'est pas, à ce que je conçois, ordinairement bien entendu ce qu'il faut entendre lorsqu'il est dit dans le texte que Christ pria plus instamment ; ni quelle était la chose pour laquelle il lutta avec Dieu, ni quel était le sujet de cette prière ardente, ni quelle fut la raison de ce qu'il fût alors si extrêmement fervent dans la prière. Et partant, pour mettre toute cette affaire en pleine lumière, je voudrais particulièrement m'enquérir,

1. De quelle nature était cette prière ;
2. Quel était l'objet de cette prière ardente du Christ adressée au Père ;

3. À quel titre Christ offrit cette prière à Dieu ;
4. Pourquoi il était si ardent dans sa prière ;
5. Quel fut le succès de cette ardente lutte qu'il soutint avec Dieu dans la prière ; et ensuite en faire quelque application.

(a) De quelle nature était cette prière de Christ.

Les adresses qui sont faites à Dieu peuvent être de diverses sortes. Les unes sont des confessions de la part de l'individu, ou des expressions du sentiment qu'il a de sa propre indignité devant Dieu, et sont ainsi des adresses pénitentielles à Dieu. D'autres sont des doxologies ou des prières destinées à exprimer le sentiment que la personne a de la grandeur et de la gloire de Dieu. Tels sont beaucoup des psaumes de David. D'autres sont des adresses gratulatoires, ou des expressions d'actions de grâces et de louanges pour les miséricordes reçues. D'autres sont des adresses soumises, ou des expressions de soumission et de résignation à la volonté de Dieu, par lesquelles celui qui s'adresse à la Majesté des cieux exprime la conformité de sa volonté avec la volonté souveraine de Dieu, disant : « Ta volonté, ô Seigneur, soit faite ! » ; ainsi David : « Mais s'il dit : Je ne prends point plaisir en toi ! me voici, qu'il me fasse ce qui lui semblera bon » (2 S 15.26). D'autres sont pétitionnelles ou suppliantes ; par lesquelles celui qui prie implore Dieu et crie à lui pour quelque faveur désirée de lui.

Dès lors, la question se pose : de laquelle de ces sortes était la prière du Christ, dont il est fait mention dans le texte ?

Réponse. Elle était principalement suppliante. Elle n'était ni pénitentielle ni confessionnelle ; car Christ n'avait point de péché ni d'indignité à confesser. Elle n'était pas davantage une doxologie, ni une action de grâces, ni seulement une expression de soumission ; car aucune de ces choses ne s'accorde avec ce qui est dit dans le texte, à savoir qu'il pria plus instamment. Quand on dit de quelqu'un qu'il prie instamment, cela implique une demande pressante pour quelque bienfait ou faveur désirée ; et non pas simplement une confession, ou une soumission, ou une gratulation. Ainsi, ce que l'apôtre dit de cette prière, en Hébreux 5.7 : « C'est lui qui, dans les jours de sa chair, a présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et il a été exaucé à cause de sa piété », montre que c'était une prière pétitionnelle, ou une supplication instante pour quelque bienfait désiré. Ce ne sont point des confessions, ni des doxologies, ni des actions de grâces, ni des résignations, que l'on nomme « supplications » et « grands cris », mais des requêtes pour quelque bienfait ardemment désiré. Et ayant ainsi résolu la première question, et montré que cette prière instante de Christ était de la nature d'une supplication pour quelque bienfait ou faveur que Christ désirait ardemment, je viens à rechercher,

(b) Quel fut l'objet de cette supplication ; ou quelle faveur et quel bienfait c'était, pour lesquels Christ supplia si ardemment dans cette prière dont nous avons le récit dans le texte. Or, les paroles du texte ne sont pas explicites sur ce point. Il est dit que Christ,

« étant en agonie, priaït plus instamment » ; mais il n'est point dit pour quoi il priaït avec tant d'instance. Et voici la plus grande difficulté qui accompagne ce récit : à savoir ce qu'était précisément l'objet que Christ désirait si ardemment, pour lequel il lutta ainsi avec Dieu en ce moment-là. Et quoique cela ne nous soit pas expressément déclaré dans le texte, les Écritures ne nous ont point laissés sans lumière suffisante en cette affaire. Et afin d'éviter plus efficacement toute méprise, je répondrai ainsi,

(1) Négativement, ce pour quoi Christ priaït alors avec tant d'instance ne fut point que la coupe amère qu'il devait boire passât loin de lui. Christ avait auparavant priaït pour cela, comme au verset situé deux versets avant le texte, disant : « Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe ! Toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne. » Ce fut après cela que nous lisons que Christ, étant en agonie, priaït plus instamment ; mais il ne faut pas entendre qu'il priaït plus instamment qu'auparavant pour que la coupe passât loin de lui. Que tel ne fût pas l'objet pour lequel il pria si instamment dans cette seconde prière, les considérations suivantes semblent le prouver :

(i) Cette seconde prière eut lieu après que l'ange lui était apparu du ciel pour le fortifier, afin qu'il prît plus allègrement la coupe et la bût. Les évangélistes nous informent que, lorsque Christ entra dans le jardin, il commença à être saisi de tristesse et accablé d'angoisse, et qu'il dit que son âme était « profondément triste, jusqu'à la mort » ; puis il alla prier Dieu afin que, s'il était possible, la coupe passât loin de lui. Luc dit aux versets 41 et 42, « qu'après s'être éloigné d'eux à la distance d'environ un jet de pierre, il se mit à genoux et pria, disant : Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe ; toutefois, non pas ma volonté, mais la tienne soit faite ! ». Et puis, après cela, il est dit au verset suivant qu'il lui apparut un ange du ciel, le fortifiant. Or cela ne peut s'entendre autrement que ceci : l'ange lui apparut pour le fortifier et l'encourager à mener à terme son œuvre grande et difficile, à prendre la coupe et à la boire. Par conséquent, nous devons supposer que maintenant Christ fut davantage fortifié et encouragé à aller jusqu'au bout de ses souffrances ; et, partant, nous ne pouvons supposer qu'après cela il priaït plus instamment qu'auparavant d'être délivré de ses souffrances ; et, dès lors, que ce fut pour autre chose que Christ pria plus instamment, après ce réconfort de l'ange, et non pour que la coupe passât loin de lui. Quoique Christ paraisse avoir reçu après ce réconfort de l'ange une vue de ses souffrances plus grande qu'auparavant, ce qui causa une telle agonie, toutefois il fut davantage fortifié, afin de le rendre propre à soutenir une vue plus grande d'elles ; il avait plus de force et de courage pour lutter contre ces effroyables appréhensions qu'auparavant. Sa force pour porter les souffrances s'accroît avec le sentiment de ses souffrances.

(ii) Avant sa seconde prière, Christ avait reçu de la part du Père une indication que ce n'était pas sa volonté que la coupe passât loin de lui. La venue de l'ange du ciel pour le fortifier doit être ainsi comprise. Christ prie d'abord que, s'il peut en être ainsi selon la volonté du Père, la coupe passe ; mais non, si ce n'était pas sa volonté ; et aussitôt après, Dieu envoie un ange pour le fortifier et l'encourager à prendre la coupe, ce qui fut une indication claire pour Christ que c'était la volonté du Père qu'il la prît, et qu'elle ne s'éloignât point de lui. Et ainsi Christ l'accepta ; comme il ressort du récit que Matthieu donne de cette seconde prière : « Il s'éloigna une seconde fois, et pria ainsi : Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit

faite ! » (Mt 26.42). Il parle en homme qui, depuis sa première prière, a reçu une indication que telle n'était pas la volonté de Dieu. Et Luc nous dit comment, à savoir, par ce que Dieu envoya un ange. Matthieu nous informe, comme Luc, que, dans sa première prière, il demanda que, s'il était possible, la coupe passât loin de lui ; mais alors Dieu envoie un ange pour signifier que telle n'était pas sa volonté, et pour l'encourager à la prendre. Et alors Christ, ayant reçu cette indication manifeste que ce n'était pas la volonté de Dieu que la coupe s'éloignât de lui, se soumet au message qu'il avait reçu, et dit : « Mon Père, s'il en est ainsi que tu viens de le signifier, que ta volonté soit faite ! » Nous pouvons donc conclure avec certitude que ce pour quoi Christ pria ensuite plus instamment, ce ne fut pas que la coupe passât loin de lui, mais autre chose ; car il ne se fût point mis à prier plus instamment pour que la coupe s'éloignât de lui, après que Dieu avait signifié que ce n'était pas sa volonté qu'elle s'éloignât, qu'il ne l'avait fait auparavant ; il serait blasphématoire de le supposer. Et alors,

(iii) Les termes de la seconde prière, telle que Matthieu la rapporte, « Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! » (Mt 26.42), montrent que Christ ne priait plus alors pour que la coupe passât loin de lui. Ce n'est certes point prier plus instamment pour que la coupe s'éloigne : c'est plutôt céder sur ce point, cesser d'y insister davantage, et s'y soumettre comme à une chose désormais arrêtée par la volonté de Dieu, révélée par l'ange. Et,

(iv) D'après le récit que fait l'apôtre de cette prière au 5e chapitre de l'Épître aux Hébreux, voici ses paroles : « Lui qui, dans les jours de sa chair, a présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et il a été exaucé à cause de sa piété » (Hé 5.7). Les grands cris et les larmes dont parle l'apôtre sont, sans nul doute, ceux mêmes dont parle Luc dans le texte, lorsqu'il dit : « Étant en agonie, il priait plus instamment » ; car ce fut là la clameur la plus aiguë et la supplication la plus ardente de Christ, dont nous ayons nulle part aucun récit. Mais, selon le témoignage de l'apôtre, ce que Christ craignait, et ce pour quoi il cria ainsi avec tant de force à Dieu dans cette prière, était une chose en quoi il fut exaucé, une chose pour laquelle Dieu lui accorda sa demande ; partant, ce n'était pas que la coupe passât loin de lui. Ayant ainsi montré ce que ce n'était point que Christ demandait dans cette fervente prière, je passe à montrer,

(2) Ce que Christ sollicita avec tant d'instance de Dieu dans cette prière.

Je réponds en un mot : c'était que la volonté de Dieu fût faite en ce qui regardait ses souffrances. Matthieu en donne ce récit exprès, dans les termes mêmes de la prière déjà plusieurs fois citée : « Ô mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne de moi sans que je la boive, que ta volonté soit faite ! ». C'est là un acquiescement, une expression de soumission ; mais ce n'est pas seulement cela. De telles paroles : « Que la volonté du Seigneur soit faite », telles qu'on les emploie le plus communément, ne sont pas entendues comme une supplication ou une demande, mais simplement comme une expression de soumission. Or les paroles ne doivent pas toujours être prises en ce sens dans l'Écriture, mais parfois elles doivent être entendues comme une demande. Ainsi en va-t-il de la troisième demande de la prière du Seigneur : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Mt 6.10). Là, les mots doivent être pris tout ensemble comme

une expression de soumission et comme une requête, ainsi qu'elles sont expliquées dans le Catéchisme de l'Assemblée ; et c'est ainsi qu'il faut entendre les paroles ici. L'évangéliste Marc dit que Christ s'éloigna de nouveau et prononça les mêmes paroles qu'il avait dites dans sa première prière (Mc 14.39). Mais il faut alors l'entendre des mêmes paroles que celles de la dernière partie de sa première prière : « Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mt 26.39), comme le montre le récit plus plein et plus particulier de Matthieu. De sorte que la chose mentionnée dans le texte, pour laquelle Christ luttait avec Dieu dans cette prière, était que la volonté de Dieu fût faite en ce qui concernait ses souffrances.

Mais alors ici, une autre question peut surgir, savoir : Qu'implique la prière du Christ, lorsqu'il demande que la volonté de Dieu fût faite en ce qui touchait à ses souffrances ? À cela je réponds,

(i) Cela implique une requête afin qu'il fût fortifié et soutenu, et rendu capable d'accomplir la volonté de Dieu, en allant jusqu'au bout de ces souffrances. De même que lorsqu'il dit : « Voici, je viens, dans le rouleau du livre il est écrit de moi, pour faire, ô Dieu, ta volonté » (Hé 10.7). C'était la volonté préceptive de Dieu qu'il prît cette coupe et la bût : c'était le commandement du Père à son égard. Le Père lui avait donné la coupe, et, pour ainsi dire, l'avait posée devant lui avec l'ordre qu'il la bût. Ce devait être le plus grand acte d'obéissance que Christ eût à accomplir. Il prie pour obtenir force et secours, afin que sa pauvre nature humaine, faible, fût soutenue, qu'il ne faillît point dans cette grande épreuve, qu'il ne s'enfonçât ni ne fût englouti, et que sa vigueur ne fût pas si vaincue qu'il ne pût persévérer et achever l'obéissance prescrite. C'était là ce qu'il craignait, dont parle l'apôtre au cinquième chapitre des Hébreux, lorsqu'il dit : « Ayant été exaucé à cause de sa piété ». Lorsqu'une impression si extraordinaire de l'effroyable nature de ses souffrances fut gravée en son esprit, l'horreur de celles-ci l'étonna. Il craignait que sa pauvre faiblesse humaine ne fût surmontée, et qu'il ne faillît en une si grande épreuve, qu'il ne fût englouti par la mort qu'il devait subir, et qu'ainsi il ne fût point sauvé de la mort ; c'est pourquoi il offrit, avec de grands cris et des larmes, des prières à celui qui pouvait le fortifier, le soutenir, et le sauver de la mort, afin que la mort qu'il devait souffrir ne vainquît point son amour et son obéissance, mais qu'il vainquît la mort, et fût ainsi sauvé d'elle. Si le courage du Christ eût défailli dans l'épreuve, et s'il n'eût pas tenu bon sous ses souffrances mortelles, jamais il n'eût été sauvé de la mort, mais il eût enfoncé dans la fange profonde ; jamais il ne serait ressuscité d'entre les morts, car sa résurrection d'entre les morts était la récompense de sa victoire. Si son courage eût faibli et s'il eût renoncé, il fût demeuré sous la puissance de la mort, et ainsi nous eussions tous péri, nous serions demeurés encore dans nos péchés. S'il eût failli, tout eût failli. S'il n'eût point vaincu dans ce rude combat, ni lui ni nous n'aurions pu être affranchis de la mort, nous aurions tous péri ensemble. Voilà donc ce salut de la mort dont parle l'apôtre, que Christ craignait et pour lequel il pria avec de grands cris et des larmes. Être vaincu par la mort était la chose qu'il craignait, et ainsi « il a été exaucé à cause de sa piété ». Christ priait afin que la volonté de Dieu fût faite en ses souffrances, à savoir qu'il ne manquât point d'obéir à la volonté de Dieu en ses souffrances ; c'est pourquoi il est ajouté, au verset suivant du même passage des Hébreux : « Quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Hé 5.8). Que c'est en ce sens que Christ, dans son agonie, pria si instamment pour que

la volonté de Dieu fût faite, savoir qu'il eût la force de faire sa volonté et ne s'enfonçât ni ne faillît sous de si grandes souffrances, cela est confirmé par les Écritures de l'Ancien Testament, et particulièrement par le Psaume 69. Le psalmiste y représente Christ, comme il est évident du fait que les paroles de ce psaume sont rapportées comme étant les paroles du Christ en plusieurs lieux du Nouveau Testament. Ce psaume est présenté comme la prière du Christ à Dieu, lorsque son âme était accablée de tristesse et de stupeur, comme elle le fut dans son agonie ; ainsi que vous le voyez aux deux premiers versets : « Sauve-moi, ô Dieu ! Car les eaux menacent ma vie. J'enfonce dans la boue, sans pouvoir me tenir ; Je suis tombé dans un gouffre, et les eaux m'inondent » (Ps 69.2,3). Or, ce qui est représenté comme étant l'objet de sa crainte, c'est de défaillir et d'être submergé dans cette grande épreuve : versets 14 et 15. « Retire-moi de la boue, et que je n'enfonce plus ! Que je sois délivré de mes ennemis et du gouffre ! Que les flots ne m'inondent plus, Que l'abîme ne m'engloutisse pas, Et que la fosse ne se ferme pas sur moi ! » (Ps 69.15,16). De même encore au Psaume 22, qui est aussi présenté comme la prière du Christ sous son affreuse tristesse et ses souffrances, versets 20, 21, 22 : « Et toi, Eternel, ne t'éloigne pas ! Toi qui es ma force, viens en hâte à mon secours ! Protège mon âme contre le glaive, Ma vie contre le pouvoir des chiens ! Sauve-moi de la gueule du lion, Délivre-moi des cornes du buffle ! » (Ps 22.20–22). Il était convenable et séant que Christ, sur le point d'entrer dans ce terrible conflit, cherchât ainsi avec instance du secours auprès de Dieu, afin d'être rendu capable de faire sa volonté ; car il avait besoin du secours de Dieu — la force de sa nature humaine, sans l'aide divine, n'était pas suffisante pour le porter au travers. C'est là, sans doute, le point même où le premier Adam échoua dans sa première épreuve : lorsque l'épreuve survint, il ne fut pas sensible à sa propre faiblesse et dépendance. S'il l'eût été, s'il s'était appuyé sur Dieu, et s'il eût crié vers lui pour obtenir assistance et force contre la tentation, selon toute vraisemblance nous serions demeurés jusqu'à ce jour des créatures innocentes et heureuses.

(ii) Il implique une requête afin que la volonté et le dessein de Dieu soient obtenus dans les effets et les fruits de ses souffrances, dans la gloire rendue à son nom, qui en était le dessein ; et particulièrement dans la gloire de sa grâce, dans le salut éternel et la félicité de ses élus. Ceci est confirmé par Jean 12.27,28 : « Maintenant mon âme est troublée. Et que dirais-je ? Père, délivre-moi de cette heure ? Mais c'est pour cela que je suis venu jusqu'à cette heure. Père, glorifie ton nom ! Et une voix vint du ciel : Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore » Puis une voix vint du ciel, disant : « Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore ». Là, la première requête est la même que la première requête de Christ ici dans une semblable angoisse : « Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure ? ». Il prie d'abord, comme il le fait ici, d'être sauvé de ses dernières souffrances. Puis, après s'être arrêté en lui-même sur ce que la volonté de Dieu devait être autre, à savoir qu'il ne serait pas sauvé de cette heure, « mais c'est pour cela, » dit-il, « que je suis venu jusqu'à cette heure » ; et sa seconde requête, après cela, est : « Père, glorifie ton nom ! ». Ainsi, tel est sans nul doute le sens de la seconde requête dans son agonie, lorsqu'il pria pour que la volonté de Dieu fût faite. C'est que la volonté de Dieu fût faite quant à cette gloire rendue à son propre nom, qu'il avait en vue dans les effets et les fruits de ses souffrances ; en sorte que, puisqu'il était sa volonté qu'il souffrît, il prie instamment pour que la fin de sa souffrance — la gloire de Dieu et le salut des élus — ne fasse point défaut. Et ce sont ces choses mêmes

pour lesquelles Christ lutta si ardemment avec Dieu dans sa prière, dont nous avons le récit dans le texte ; et nous n'avons aucune raison de penser qu'elles n'aient pas été exprimées dans la prière aussi bien qu'impliquées. Il n'est pas raisonnable de supposer que l'évangéliste, dans son récit d'autres choses, rapporte toutes les paroles de la prière de Christ. Il n'en mentionne que la substance.

(c) En quelle qualité Christ offrit-il à Dieu ces ardentés prières dans son agonie ?

En réponse à cette question, j'observe qu'il les offrit non comme personne individuelle, mais comme souverain sacrificateur. L'apôtre parle des grands cris et des larmes comme de ce que Christ offrit en qualité de souverain sacrificateur. « Comme il dit encore ailleurs : Tu es sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédek. C'est lui qui, dans les jours de sa chair, a présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et il a été exaucé à cause de sa piété » (Hé 5.6,7). Les choses que Christ demanda dans ces grands cris n'étaient point de nature privée, mais d'un intérêt commun à toute l'Église dont il était le souverain sacrificateur. Que la volonté de Dieu fût accomplie dans son obéissance jusqu'à la mort, que sa force et son courage ne défaillassent point, mais qu'il persévérât, était d'un intérêt commun ; car, s'il eût failli, tout eût failli, et tous eussent péri à jamais. Et, bien entendu, que le nom de Dieu fût glorifié dans les effets et les fruits de ses souffrances, et dans le salut et la gloire de tous ses élus, était chose d'intérêt commun. Christ offrit ces grands cris dans sa chair, à la manière dont les sacrificateurs d'autrefois avaient coutume d'offrir des prières avec leurs sacrifices. Christ mêla de grands cris et des larmes à son sang, et ainsi offrit ensemble son sang et ses prières, afin que l'effet et le succès de son sang fussent obtenus. De telles prières ardentés et agonisantes furent offertes avec son sang, et son sang infiniment précieux et méritoire fut offert avec ses prières.

(d) Pourquoi Christ fut-il si ardent dans ces supplications ?

Luc les décrit comme très instantés ; l'apôtre en parle comme de grands cris ; et son agonie consistait en partie en cette ardeur ; le récit que Luc nous donne semble impliquer que sa sueur sanglante procédait, au moins en partie, du grand labeur et du sentiment pressant de son âme, aux prises avec Dieu dans la prière. Il y eut alors trois choses qui concoururent spécialement à faire que Christ fût ainsi ardent et tout entier engagé.

(1) Il avait alors un sentiment extraordinaire de combien serait terrible la conséquence, si la volonté de Dieu venait à ne point être accomplie. Il avait alors un sens extraordinaire de ses dernières souffrances sous la colère de Dieu ; et s'il eût failli dans ces souffrances, il savait que la conséquence devait être effroyable. Ayant, en ce moment-là, une vue si extraordinaire de l'effroyable gravité de la colère de Dieu, son amour pour les élus le portait à une ardeur plus qu'ordinaire afin qu'ils fussent délivrés de souffrir cette colère pour toute l'éternité ; ce qui n'eût pu être s'il eût manqué d'accomplir la volonté de Dieu, ou si la volonté de Dieu, quant à l'effet de sa souffrance, eût failli.

(2) Il n'est donc point étonnant que le sentiment extraordinaire qu'alors Christ avait du prix coûteux des moyens du salut des pécheurs l'ait rendu très ardent pour le succès de ces moyens, comme vous l'avez déjà entendu.

(3) Christ eut un sentiment extraordinaire de sa dépendance envers Dieu, et de son besoin de son secours pour l'habilitier à faire la volonté de Dieu dans cette grande épreuve. Bien qu'il fût innocent, néanmoins il avait besoin d'un secours divin. Il était, comme homme, dépendant de Dieu ; c'est pourquoi nous lisons qu'il se confia en Dieu. « Il s'est confié en Dieu ; que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime ; car il a dit : Je suis Fils de Dieu » (Mt 27.43) Et lorsqu'il eut une vue si extraordinaire de l'effroyable horreur de cette colère qu'il devait souffrir, il vit combien elle surpassait la force de sa seule nature humaine.

(e) Quel fut l'exaucement de cette prière du Christ ?

À cela je réponds : Il obtint toutes ses requêtes. L'apôtre dit : « Il fut exaucé à cause de sa piété » (Hé 5.7) ; dans tout ce qu'il redoutait. Il obtint de Dieu force et secours, tout ce qui lui était nécessaire, et fut mené au travers de tout. Il fut rendu capable d'accomplir et de souffrir toute la volonté de Dieu ; et il obtint la plénitude du but de ses souffrances — une expiation complète pour les péchés du monde entier, et le salut parfait de chacun de ceux qui lui furent donnés dans l'alliance de rédemption, et toute cette gloire rendue au nom de Dieu, que sa médiation était destinée à accomplir : pas un seul iota ni un seul trait de lettre n'a failli. En cela, Christ, dans son agonie, fut, plus que tout autre, l'antitype de Jacob, dans sa lutte avec Dieu pour une bénédiction ; lutte que Jacob entreprit, non comme personne privée, mais comme chef de sa postérité, la nation d'Israël, et par laquelle il obtint cet éloge de la part de Dieu : « Tu as lutté avec Dieu et avec des hommes, et tu as été vainqueur » (Ge 32.28) ; et là, il fut un type de celui qui était le Prince des princes.

APPLICATION. Il peut être fait grand profit de la considération des grands cris et des larmes de Christ aux jours de sa chair, et cela de plusieurs manières pour notre bien.

1. Cela peut nous enseigner de quelle manière nous devons prier Dieu, non d'une façon froide et insouciant, mais avec grande ferveur et un esprit profondément engagé, et ce, particulièrement lorsque nous demandons à Dieu des choses d'une importance infinie, telles que les bénédictions spirituelles et éternelles. Tels furent les bienfaits pour lesquels Christ pria avec de grands cris et des larmes, afin qu'il fût rendu capable d'accomplir la volonté de Dieu dans cette grande et difficile œuvre que Dieu lui avait assignée, afin qu'il ne défailût ni ne succombât, mais qu'il remportât la victoire, et qu'ainsi, finalement, il fût délivré de la mort ; et afin que la volonté et le dessein de Dieu fussent obtenus comme le fruit de ses souffrances, pour la gloire de Dieu, et le salut des élus.

Lorsque nous nous présentons devant Dieu dans la prière avec un cœur froid et engourdi, et que, d'une manière apathique et sans vie, nous lui demandons des bénédictions éternelles et des biens d'une importance infinie pour nos âmes, nous devrions nous souvenir

des prières ardentes du Christ, qu'il répandit vers Dieu avec des larmes et une sueur de sang. Cette considération peut bien nous couvrir de honte à cause de nos prières froides et inertes adressées à Dieu, dans lesquelles, en vérité, nous demandons plutôt un refus que d'être entendus ; car le langage d'une telle manière de prier Dieu est que nous ne regardons pas le bienfait que nous implorons comme d'une grande importance, et que nous sommes indifférents à ce que Dieu nous réponde ou non. L'exemple de Jacob, luttant avec Dieu pour obtenir la bénédiction, devrait nous enseigner l'instance dans la prière ; mais plus encore l'exemple de Jésus-Christ, qui lutta avec Dieu jusqu'à une sueur de sang. Si nous étions sensibles, comme Christ l'était, de la grande importance de ces biens qui sont d'une conséquence éternelle, nos prières à Dieu pour de tels biens seraient d'un tout autre caractère qu'elles ne le sont à présent. Nos âmes aussi s'emploieraient à ce devoir avec un labeur et une sainte lutte pleins d'ardeur.

Il est maints bienfaits que nous demandons à Dieu dans nos prières, lesquels, pour nous, sont en tous points d'une importance aussi grande que l'étaient pour lui les bienfaits que Christ demanda à Dieu dans son agonie. Il est pour nous d'une importance tout aussi grande d'être rendus capables de faire la volonté de Dieu, et d'accomplir une obéissance sincère, universelle et persévérante à ses commandements, que cela l'était pour Christ de ne point faillir à faire la volonté de Dieu dans sa grande œuvre. Il est pour nous d'égale importance d'être sauvés de la mort, que cela l'était pour Christ de remporter la victoire sur la mort, et ainsi d'en être sauvé. Il est pour nous d'une importance aussi grande, et infiniment plus grande encore, que la rédemption de Christ réussisse en nous, que cela ne l'était pour lui que la volonté de Dieu fût faite, dans les fruits et le succès de sa rédemption.

Christ recommanda à ses disciples une vigilance sérieuse et une prière fervente, et cela à la fois par l'exhortation et par l'exemple. Lorsque Christ fut dans son agonie, et qu'il vint et trouva ses disciples endormis, il leur dit de veiller et de prier. « Veillez et priez, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation ; l'esprit est bien disposé, mais la chair est faible » (Mt 26.41). En même temps, il leur donna l'exemple de ce qu'il leur commandait, car, tandis qu'eux dormaient, lui veillait, et il répandait son âme dans ces ferventes supplications dont vous avez entendu parler ; et ailleurs, Christ nous a enseigné à demander à Dieu des bénédictions d'une importance infinie, comme des suppliants qui ne souffrent aucun refus. Nous avons un autre exemple des grands combats et de l'intense application de l'esprit de Christ en ce devoir. « En ce temps-là, Jésus se rendit sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu » (Lu 6.12). Et souvent il recommandait la ferveur dans les cris adressés à Dieu par la prière. Dans la parabole du juge inique, au commencement du chapitre 18 de Luc : « Jésus leur adressa une parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier, et ne point se relâcher. Il dit : Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait point Dieu et qui n'avait d'égard pour personne. Il y avait aussi dans cette ville une veuve, qui venait lui dire : Fais-moi justice de ma partie adverse. Pendant longtemps il refusa. Mais ensuite il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie d'égard pour personne, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas sans cesse me rompre la tête. Le Seigneur ajouta : Entendez ce que dit le juge inique » (Lu 18.1-6). « Et il leur dit : Si l'un de vous a un ami, et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit, et lui dise : Ami, prête-moi trois pains ; car un de mes

amis est arrivé de voyage chez moi, et je n'ai rien à lui offrir ; et si, de l'intérieur de la maison, cet ami lui répond : Ne m'importune pas ; la porte est déjà fermée ; mes enfants et moi sommes au lit ; je ne puis me lever pour te donner des pains, je vous le dis, même s'il ne se lève pas pour les lui donner parce que c'est son ami, il se lèvera à cause de son importunité, et il lui donnera tout ce dont il a besoin » (Lu 11.5-8). Il l'enseigna encore par sa manière même d'exaucer la prière, comme lorsqu'il répondit à la femme de Canaan : « Et voici, une femme cananéenne, qui venait de ces contrées, lui cria : Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon. Il ne lui répondit pas un mot. Et ses disciples s'approchèrent, et lui dirent, avec instance : Renvoie-la, car elle crie derrière nous. Il répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Mais elle vint se prosterner devant lui, disant : Seigneur, secours-moi ! Il répondit : Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens. Oui, Seigneur, dit-elle, mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus lui dit : Femme, ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu veux. Et, à l'heure même, sa fille fut guérie » (Mt 15.22-28). Et de même que Christ pria dans son agonie, j'ai déjà mentionné plusieurs passages de l'Écriture où il nous est enjoint d'agoniser dans nos prières adressées à Dieu.

2. Ces ardentes prières et ces forts cris du Christ vers le Père dans son agonie, manifestent la grandeur de son amour pour les pécheurs. Car, comme il a été montré, ces forts cris de Jésus-Christ furent ce qu'il offrit à Dieu en qualité de personne publique, en sa capacité de grand sacrificateur, et en faveur de ceux dont il était le sacrificateur. Lorsqu'il offrit son sacrifice pour les pécheurs qu'il avait aimés de toute éternité, il offrit en même temps des prières ferventes. Ses forts cris, ses larmes et son sang furent tous offerts ensemble à Dieu, et tous pour un même but, pour la gloire de Dieu dans le salut des élus. Ils furent tous offerts pour les mêmes personnes, à savoir pour son peuple. Pour eux il répandit son sang, et cette sueur sanglante, lorsqu'elle tomba à terre en grumeaux coagulés ; et pour eux il cria si instamment à Dieu en même temps. C'était afin que la volonté de Dieu fût faite dans la réussite de ses souffrances, dans l'efficacité de ce sang, dans le salut de ceux pour qui ce sang fut répandu ; et par conséquent ce fort cri manifeste son fort amour ; il montre combien il désirait ardemment le salut des pécheurs. Il cria à Dieu afin de ne point sombrer ni défaillir dans cette grande entreprise ; car s'il eût ainsi défailli, les pécheurs n'eussent pu être sauvés, mais tous auraient dû périr. Il pria pour obtenir la victoire sur la mort ; car s'il n'eût remporté la victoire, son peuple n'eût jamais pu obtenir cette victoire, et ils ne peuvent vaincre autrement que par sa conquête. Si le Chef de notre salut n'avait pas vaincu dans ce rude conflit, nul d'entre nous n'aurait pu vaincre, mais nous aurions tous sombré avec lui. Il cria à Dieu afin d'être sauvé de la mort ; et s'il n'avait pas été sauvé de la mort dans sa résurrection, nul de nous n'aurait jamais pu être sauvé de la mort. C'était un grand spectacle que de voir Christ dans ce grand conflit où il se trouva dans son agonie ; mais tout en cela procédait de l'amour, de cet amour fort qui était en son cœur. Ses larmes qui coulaient de ses yeux venaient de l'amour ; sa grande sueur venait de l'amour ; son sang, sa prostration contre terre devant le Père, venaient de l'amour ; son ardent cri vers Dieu venait de la force et de l'ardeur de son amour. On regarde comme l'un des principaux moyens par lesquels l'amour véritable et la bienveillance se manifestent entre amis chrétiens, de prier de tout cœur les uns pour les autres ; et c'est une des manières par lesquelles Christ nous ordonne de montrer notre amour envers nos ennemis, savoir, en priant pour

eux. « Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, [bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent,] et priez pour ceux [qui vous maltraitent et] qui vous persécutent » (Mt 5.44). Mais y eut-il jamais prière qui manifestât l'amour pour des ennemis à un tel degré, comme ces forts cris et ces larmes du Fils de Dieu pour l'efficacité de son sang dans le salut de ses ennemis ; lutte et combat de son âme dans la prière, tels qu'ils produisirent son agonie et sa sueur sanglante ?

3. Si Christ fut ainsi ardent dans la prière à Dieu, afin que le but de ses souffrances fût atteint dans le salut des pécheurs, combien doivent être repris ces pécheurs qui ne recherchent pas avec ardeur leur propre salut ! Si Christ, comme leur souverain sacrificateur, a offert pour les pécheurs de si fortes clameurs, lui qui a acheté leur salut, qui n'avait nul besoin des pécheurs, qui était bienheureux de toute éternité sans eux, et ne pouvait être rendu plus bienheureux par eux ; quelle est donc la grossière sottise de ces pécheurs qui recherchent leur propre salut d'une manière languissante et sans vie ; qui se contentent d'une fréquentation formelle des devoirs de la religion, tandis que leur cœur, en même temps, s'attache bien plus ardemment à d'autres choses ! Ils s'acquittent, à leur manière, du devoir de la prière publique, où ils prient Dieu d'avoir pitié d'eux et de les sauver ; mais avec quelle manière pauvre et sans vigueur s'en acquittent-ils ! Ils n'appliquent point leur cœur à la sagesse, ils n'inclinent point leur oreille à l'intelligence ; ils ne crient point après la sagesse, n'élèvent point leur voix pour l'intelligence ; ils ne la cherchent point comme l'argent, et ne la fouillent point comme des trésors cachés. Les cris ardents de Christ dans son agonie peuvent nous convaincre qu'il n'insista pas sans raison, en Luc 13.24, sur ceci : que nous devons « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite », ce qui, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, est, dans l'original, Agwnizesqe. Si les pécheurs veulent être en voie d'espérance pour obtenir leur salut, ils devraient agoniser dans cette grande affaire, à la manière d'hommes qui prennent une ville par violence, comme en Mt 11.12 : « Depuis le temps de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux est forcé, et ce sont les violents qui s'en emparent ». Quand un corps de soldats résolu tente de prendre une ville forte, et qu'ils rencontrent une grande résistance, quels violents combats s'engagent avant que la ville soit prise ! Comme les soldats se ruent contre la gueule même des canons ennemis, et sur la pointe de leurs épées ! Lorsque les soldats escaladent les murailles, et effectuent leur première entrée dans la ville, quelle lutte acharnée s'élève entre eux et leurs adversaires qui s'efforcent de les tenir dehors ! Comme ils, pour ainsi dire, agonisent de toutes leurs forces ! Ainsi devons-nous chercher notre salut, si nous voulons être en voie de l'obtenir. Quelle est donc la folie de ceux qui se contentent de chercher avec un état d'âme froid et sans vie, et qui ainsi continuent de mois en mois, d'année en année, tout en se flattant qu'ils réussiront !

Combien plus encore doivent-ils être sévèrement repris, ceux qui ne sont nullement en chemin de rechercher leur salut, mais qui négligent entièrement leurs âmes précieuses, et ne s'acquittent des devoirs de la religion qu'autant qu'il est nécessaire pour maintenir leur crédit parmi les hommes ; et qui, au lieu de se presser pour entrer dans le royaume de Dieu, se précipitent plutôt avec violence vers leur propre destruction et ruine, emportés par la fougue de leurs nombreuses convoitises indomptées, comme le troupeau de pourceaux fut emporté par la légion de démons, et dévala du haut d'un lieu escarpé jusque dans la mer, où ils périrent dans les eaux ! (Mt 8.32).

4. De ce qui a été dit sous cette proposition, nous pouvons apprendre de quelle manière les chrétiens doivent traverser l'œuvre qui est devant eux. Christ avait une grande œuvre devant lui lorsque se passa ce dont notre texte nous rend compte. Quoique ce fût tout près de la fin de sa vie, toutefois alors, quand son agonie commença, la principale partie de l'œuvre pour laquelle il était venu dans le monde se trouvait encore devant lui ; savoir, d'offrir ce sacrifice qu'il offrit dans ses dernières souffrances, et, ce faisant, d'accomplir l'acte le plus sublime de son obéissance envers Dieu. Ainsi les chrétiens ont-ils une grande œuvre à faire, un service à rendre à Dieu, accompagné de grandes difficultés. Une course leur est proposée qu'ils ont à courir, une guerre leur est assignée. Christ fut l'objet d'une très grande épreuve au temps de son agonie ; de même Dieu a coutume d'exercer son peuple par de grandes épreuves. Christ rencontra une âpre opposition dans l'œuvre qu'il avait à accomplir ; ainsi les croyants doivent s'attendre à rencontrer une grande opposition en courant la course qui leur est proposée. Christ, en tant qu'homme, avait une nature faible, qui, en elle-même, était tout à fait insuffisante pour soutenir un tel combat, ou porter un tel fardeau qui allait fondre sur lui. De même les saints ont la même nature humaine faible, et, de surcroît, de grandes infirmités peccamineuses que Christ n'avait point, lesquelles les placent dans de grands désavantages, et accroissent immensément la difficulté de leur tâche. Ces grandes tribulations et difficultés qui étaient devant Christ furent la voie par laquelle il devait entrer dans le royaume des cieux ; ainsi ses disciples doivent-ils s'attendre à « c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu » (Ac 14.22). La croix fut pour Christ le chemin vers la couronne de gloire, et il en est ainsi pour ses disciples. Les circonstances de Christ et de ses disciples, en ces choses, sont semblables ; leur cas est donc le même ; et, par conséquent, la conduite de Christ sous ces circonstances était un exemple propre à être suivi par eux. Ils devraient regarder à leur Capitaine, et observer de quelle manière il passa au travers de sa grande œuvre, et des grandes tribulations qu'il endura. Ils devraient observer de quelle manière il entra dans le royaume des cieux, et obtint la couronne de gloire ; et ainsi eux aussi devraient courir la course qui leur est proposée. « Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, ayant les regards sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, qui, en vue de la joie qui lui était réservée, a souffert la croix, méprisé l'ignominie, et s'est assis à la droite du trône de Dieu » (Hé 12.1,2). En particulier,

(1) Quand d'autres dorment, ils devraient être éveillés, comme il en fut pour Christ. Le temps de l'agonie de Christ fut la nuit, le temps où l'on a coutume de dormir : c'était l'heure où les disciples qui entouraient Christ dormaient ; mais Christ avait alors autre chose à faire que dormir ; il avait un grand ouvrage à accomplir ; il veilla, son cœur appliqué à cet ouvrage. Il doit en être ainsi des croyants en Christ : lorsque les âmes de leurs prochains sommeillent dans leurs péchés, et sous l'empire d'une insensibilité léthargique et de la paresse, ils doivent veiller et prier, et maintenir un sentiment vif de l'importance infinie de leurs intérêts spirituels. 1 Th 5.6 : « Ne dormons donc point comme les autres, mais veillons et soyons sobres. »

(2) Ils doivent accomplir leur ouvrage dans un labeur ardent, comme le fit Christ. Le temps où les autres dormaient était un temps où Christ s'occupait de sa grande œuvre

et s'y employait de toute sa force, y luttant jusqu'à l'agonie ; combattant, luttant corps à corps, en larmes et en sang. Ainsi les chrétiens, avec la plus extrême ardeur, doivent mettre à profit leur temps, leurs âmes s'employant à cette œuvre, se frayant passage à travers l'opposition qu'ils y rencontrent, perçant à travers toutes les difficultés et souffrances qui se trouvent sur la route, courant avec patience la course qui est placée devant eux, aux prises avec les ennemis de leurs âmes de toute leur force ; comme ceux qui n'ont pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les dominations, contre les autorités, contre les princes de ce monde de ténèbres, contre les esprits méchants dans les lieux célestes.

(3) Ce labeur et cette lutte doivent avoir pour fin que Dieu soit glorifié, et que leur propre bonheur éternel soit obtenu par la voie de l'accomplissement de la volonté de Dieu. Ainsi en fut-il du Christ : ce pour quoi il s'efforça avec tant d'ardeur, c'était de faire la volonté de Dieu, d'observer son commandement, son commandement difficile, sans y faillir, et que par ce moyen la volonté de Dieu fût accomplie, en ce que la gloire revînt à son nom à jamais grand, et que le salut fût procuré à ses élus, salut qu'il avait dessein d'opérer par ses souffrances. Voilà un exemple que les saints doivent suivre dans cette sainte lutte, et cette course, et ce combat, que Dieu leur a assignés ; ils doivent s'efforcer de faire la volonté de leur Père céleste, afin qu'ils puissent, comme l'apôtre l'exprime : « afin que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait » (Ro 12.2), et que par cette voie ils glorifient Dieu, et parviennent enfin à être heureux pour toujours dans la jouissance de Dieu.

(4) Dans toute la grande œuvre qu'ils ont à accomplir, leur œil doit être tourné vers Dieu pour obtenir son secours, qui seul peut les rendre capables de vaincre. Ainsi fit l'homme Christ Jésus : il lutta dans son œuvre jusqu'à l'agonie et à la sueur de sang. Mais comment lutta-t-il ? Ce ne fut point en sa propre force ; ses yeux étaient tournés vers Dieu ; il cria vers lui pour obtenir son secours et sa force, afin qu'il le soutînt et qu'il ne défailût point ; il veillait et priait, comme il le demanda à ses disciples ; il lutta contre ses ennemis et contre ses grandes souffrances, mais, en même temps, il lutta avec Dieu pour obtenir son secours, afin qu'il le rendît capable de remporter la victoire. Ainsi les saints doivent employer leurs forces, dans leur course chrétienne, jusqu'à l'extrême, non comme dépendant de leur propre force, mais en criant puissamment à Dieu pour sa force, afin qu'il les fasse vainqueurs.

(5) De cette manière, ils doivent tenir jusqu'à la fin, comme Christ le fit. Ainsi, Christ fut couronné de succès, et obtint la victoire, et remporta le prix ; il a vaincu, et il est assis avec le Père sur son trône. Ainsi les chrétiens doivent persévérer et tenir ferme dans leur grande œuvre jusqu'au bout ; ils doivent continuer à courir leur course jusqu'à ce qu'ils en aient atteint le terme ; ils doivent être fidèles jusqu'à la mort, comme Christ le fut ; et alors, lorsqu'ils auront vaincu, ils s'assiéront avec lui sur son trône. Ap 3.21 : « Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur son trône ».

5. Dès lors, les pécheurs accablés et affligés, s'il s'en trouve ici présents, ont d'abondants motifs d'encouragement pour venir à Christ en vue du salut. Voici un grand encouragement pour les pécheurs à venir à ce souverain sacrificateur qui présenta, avec son sang,

de si fortes clameurs et des larmes, afin que ses souffrances fussent couronnées de succès dans le salut des pécheurs. Car,

(1) Voici un solide fondement d'assurance que Christ se tient prêt à recevoir les pécheurs et à leur conférer le salut ; car ces forts cris qu'il offrit en la qualité de notre souverain sacrificateur montrent avec quelle ardeur il le désirait. S'il n'avait pas voulu que les pécheurs fussent sauvés, fussent-ils jamais si indignes, pourquoi aurait-il ainsi lutté avec Dieu pour cela, dans une sueur si sanglante ? Quelqu'un crierait-il ainsi à Dieu avec tant d'instance, par des cris à si grand prix, dans un si grand labeur et travail d'âme, pour une chose qu'il ne désirerait pas que Dieu accordât ? Non, certes ! mais cela montre combien son cœur était fixé sur le succès de sa rédemption ; et partant, puisqu'il a, par de si ardentes prières et par une sueur si sanglante, obtenu du Père le salut à conférer aux pécheurs, il sera sûrement prêt à le leur conférer, s'ils viennent à lui pour l'obtenir ; autrement il frustrerait son propre dessein ; et Celui qui cria si instamment à Dieu afin que son dessein ne fût point frustré, ne le frustrera point, après tout, par lui-même.

(2) Voici le plus solide fondement d'assurance que Dieu se tient prêt à recevoir tous ceux qui viennent à lui pour obtenir miséricorde par Christ ; car c'est cela même que Christ implora dans ces ardentes supplications, lui dont les prières furent toujours exaucées, comme le dit Christ : « Pour moi, je savais que tu m'exauces toujours » (Jn 11.42). Et, tout spécialement, ils peuvent conclure que Dieu exauça leur souverain sacrificateur dans ces grands cris qu'il offrit avec son sang, et cela principalement pour la raison suivante.

(i) Ce furent les prières les plus ardentes qui aient jamais été offertes. Jacob fut très ardent lorsqu'il lutta avec Dieu ; et bien d'autres ont lutté avec Dieu avec beaucoup de larmes ; oui, sans contredit, plusieurs des saints ont lutté avec Dieu avec un tel labeur et une telle lutte intérieurs qu'ils en ont ressenti de puissants effets jusque dans le corps. Mais Christ fut si ardent, si puissants le labeur et la ferveur de son cœur, qu'il cria à Dieu en une sueur de sang ; de sorte que, si jamais une ardeur et une importunité dans la prière ont prévalu auprès de Dieu, nous pouvons conclure que celle-là a prévalu.

(ii) Celui qui alors pria était la personne la plus digne qui jamais ait élevé une prière. Il avait plus de dignité que jamais hommes ni anges n'en eurent aux yeux de Dieu, selon qu'il a, par héritage, obtenu un nom plus excellent qu'eux ; car il était le Fils unique de Dieu, infiniment aimable à ses yeux, le Fils en qui il déclara, une fois et encore, qu'il prenait son bon plaisir. Il était infiniment proche et cher à Dieu, et avait à ses yeux plus de valeur, dix mille fois, que tous les hommes et tous les anges réunis. Et pouvons-nous supposer autre chose, sinon qu'un tel personnage fut exaucé lorsqu'il cria à Dieu avec une telle instance ? Jacob, pauvre homme pécheur, lorsqu'il eut lutté avec Dieu, n'obtint-il pas de Dieu le nom d'ISRAËL, et cet éloge, à savoir qu'en prince il avait eu puissance avec Dieu et avait prévalu ? Et Élie, qui était un homme sujet aux mêmes passions, et entaché des mêmes corruptions que nous, lorsqu'il pria, n'obtint-il pas avec instance de Dieu qu'il opérât de si grands prodiges ? Et le Fils unique de Dieu, luttant avec Dieu dans les larmes et le sang, ne prévaudra-t-il pas, et sa requête ne lui sera-t-elle pas accordée ?

Assurément, il n'est point lieu de supposer une telle chose ; partant, il n'est point lieu de douter que Dieu accordera le salut à ceux qui croient en lui, à sa requête.

(iii) Christ offrit ces prières ferventes avec le meilleur plaidoyer pour une réponse qui ait jamais été présenté à Dieu, savoir, son propre sang ; lequel était l'équivalent de la chose qu'il demandait. Il n'offrit pas seulement de fortes clameurs, mais il les offrit avec un prix pleinement suffisant pour acquérir le bienfait qu'il sollicitait.

(iv) Christ offrit à la fois ce prix et ces grands cris ; car, au même moment où il répandait ces ardentes supplications pour le succès de sa rédemption dans le salut des pécheurs, il répandait aussi son sang. Son sang tomba jusqu'à terre à l'instant même où ses cris montaient au ciel. Que les pécheurs accablés et angoissés, prêts à douter de l'efficacité de l'intercession du Christ pour des créatures aussi indignes qu'eux, et à mettre en question la promptitude de Dieu à les recevoir pour l'amour de Christ, considèrent ces choses. Allez au jardin où le Fils de Dieu fut en agonie, où il cria vers Dieu avec tant d'instance, et où sa sueur fut, pour ainsi dire, comme de grosses gouttes de sang ; puis voyez quelle conclusion vous tirerez d'un spectacle si merveilleux.

6. Les pieux peuvent tirer un grand réconfort de ceci, que Christ, comme leur souverain sacrificateur, a offert à Dieu de si fortes clameurs. Vous qui avez de bonnes preuves d'être des croyants en Christ, ses véritables disciples et serviteurs, consolez-vous en ceci : Jésus-Christ est votre souverain sacrificateur ; ce sang que Christ répandit dans son agonie tomba à terre pour vous ; et ces cris ardents montèrent vers Dieu pour vous, afin que fussent couronnés de succès ses travaux et ses souffrances quant à tout le bien dont vous aviez besoin en ce monde, et quant à votre félicité éternelle dans le monde à venir. Que cela vous soit une consolation dans toutes pertes, et dans toutes difficultés, afin d'encourager votre foi, de fortifier votre espérance, et de vous faire vous réjouir grandement. Si vous étiez sous quelque difficulté remarquable, ce vous serait un grand soulagement d'avoir les prières d'un homme que vous regardez comme d'une piété éminente, et comme ayant grand crédit auprès du trône de la grâce, et surtout si vous saviez qu'il est très fervent et puissamment engagé à prier pour vous. Mais combien plus devez-vous en être consolés, vous qui avez part aux prières et aux clameurs du Fils unique et infiniment digne de Dieu, et qu'il fut si ardent dans ses prières pour vous, ainsi que vous l'avez entendu !

7. De là, nous apprenons avec quelle ardeur les chrétiens doivent s'employer, dans leurs prières et leurs efforts, au salut d'autrui. Les chrétiens sont les disciples de Christ, et ils doivent le suivre en ceci. Nous voyons, d'après ce que nous avons entendu, combien grands furent le labeur et le travail de l'âme de Christ pour le salut des autres, et quels cris pressants et puissants vers Dieu accompagnèrent ses travaux. Ici, il nous a donné un exemple. En ceci, il a donné un exemple aux ministres, qui, comme coopérateurs avec Christ, devraient souffrir les douleurs de l'enfantement à leur égard, jusqu'à ce que Christ soit formé en eux. « Mes enfants, pour qui j'éprouve de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous » (Ga 4.19). Ils devraient être disposés à dépenser et à se dépenser pour eux. Ils ne devraient pas seulement travailler pour eux et prier avec instance pour eux, mais, si l'occasion l'exigeait, être prêts

à souffrir pour eux, et à dépenser non seulement leur force, mais leur sang pour eux. « Pour moi, je ferai très volontiers des dépenses, et je me dépenserai moi-même pour vos âmes. En vous aimant davantage, serais-je moins aimé de vous ? » (2 Co 12.15). Ici encore est un exemple pour les parents, montrant combien ils doivent travailler et crier à Dieu pour le bien spirituel de leurs enfants. Vous voyez comment Christ a travaillé, lutté, et crié à Dieu pour le salut de ses enfants spirituels ; et vous, ne cherchez-vous pas avec instance, et ne crierez-vous pas à Dieu pour vos enfants selon la chair ?

Voici un exemple pour les voisins, les uns envers les autres, montrant comment ils doivent rechercher et crier pour le bien des âmes les uns des autres, car tel est le commandement du Christ : qu'ils s'aiment les uns les autres comme Christ les a aimés (Jn 15.12). Voici un exemple pour nous, nous apprenant comment nous devons avec instance rechercher et prier pour le bien spirituel et éternel de nos ennemis ; car Christ fit tout cela pour ses ennemis, alors que certains de ces ennemis, à cet instant même, tramaient sa mort et s'employaient avec zèle à assouvir leur malice et leur cruauté, au sein de ses tourments les plus extrêmes et de sa destruction la plus ignominieuse.